

OFFREZ UN ACCÈS À LA CULTURE POUR TOUS AVEC BOITE À LIRE



Une Boite à Lire est une micro-bibliothèque où chacun peut déposer et emprunter des livres gratuitement.

 Boite à Lire est un projet solidaire qui développe le lien social.

 Nos boites sont écoconçues en France, à partir de matériaux de réemplois.

 Contribue à l'insertion économique et professionnelle de personnes en situation de handicap via des structures d'insertion.

Tarification dégressive pour les collectivités. 

Boite à lire, un projet Recyclivre.

Vous souhaitez obtenir un devis ? Contactez-nous !
www.boite-a-lire.com
boitealire@recyclivre.com



ÉDITO

Par Elen Gouzien,
présidente de Tôt ou t'art

Changer de regard

L'attention que nous portons aux autres commence sans doute au premier regard : compatissant ou assasin, bienveillant ou condescendant, il est tout entier forgé de notre éducation, de nos croyances, du contexte et conditionne nos rapports humains. Comment les pratiques artistiques et culturelles ont le pouvoir de bousculer notre rapport au monde, notre représentation de soi et des autres ? C'est la question que pose Tôt ou t'art en défendant l'idée qu'elles sont fondamentales à l'ouverture d'esprit de tous et toutes, à l'expérimentation de l'altérité. Respecter et valoriser les ressources culturelles de chacun-e, n'est-ce pas regarder les personnes à travers le prisme de leurs capacités, plutôt que leurs problématiques ? Une occasion sans doute de faire évoluer le regard porté sur les plus fragiles.

« C'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer. »
_Extrait de *Les Identités meurtrières* d'Amin Maalouf

Le défi que s'est lancé notre association il y a 20 ans est celui de réduire les inégalités d'accès et de participation à la vie culturelle en soutenant et développant des actions avec les acteurs des champs social et culturel afin que les personnes en situation de vulnérabilité soient reconnues. En levant les freins physiques, psychologiques ou financiers, nous souhaitons rendre visibles celles et ceux qui sont stigmatisés et exclus.

Nous espérons ainsi participer à changer le regard qu'elles et ils portent sur eux-mêmes et celui que toute une société porte sur eux.

Depuis 2001, notre réseau alsacien qui regroupe aujourd'hui plus de 430 membres, travaille aux côtés des collectivités et nombreux partenaires à préparer une société plus inclusive à travers des projets artistiques et culturels souvent innovants : billetterie solidaire, Parcours Artistique Vers l'Emploi, Groupe Autonome de Spectateurs, formations certifiées, projets culturels à visée sociale soutenus via notre appel à projets, ateliers de pratique adaptés, mise en travail de la grille de lecture proposée par les droits culturels... Autant de supports qui convergent pour créer les conditions de l'épanouissement et de l'émancipation des personnes fragiles et leur reconnaissance sociale. Ce magazine, fruit d'un travail collectif, est édité à l'occasion de notre vingtième anniversaire. Il met en avant des exemples emblématiques – il y en a tellement ! Si le choix fut difficile, nous avons voulu illustrer nos valeurs et l'engagement de nos membres par différents formats et avec le souci de la pluralité des points de vue : reportages, portraits de professionnel·les du réseau, entretiens avec des universitaires et surtout donner la parole aux personnes les plus directement concernées. À travers trois axes complémentaires – la sortie culturelle, la pratique artistique et la participation à la vie culturelle – en abordant à la fois une dimension personnelle et un aspect plus universel, nous vous proposons une immersion dans le quotidien

de notre projet associatif qui rend hommage aux professionnel·les engagé·es avec lesquelles nous travaillons, tout en prenant de la hauteur sur notre action. Elle est tout entière tournée vers un nouveau paradigme fondé sur la reconnaissance des initiatives des personnes en vulnérabilité, créant les conditions d'une véritable démocratie culturelle. En chaussant désormais les lunettes des droits culturels, nous regardons l'horizon comme un futur désirable dans lequel le respect de la **culture** de l'autre renforce non seulement les droits fondamentaux des personnes mais nous enrichit tous. L'histoire continue...

Culture

Mot aux sens multiples, appliqué soit à un domaine (exemple : la culture artistique, la culture scientifique, la culture télévisuelle, la culture populaire, etc.) soit relatif au fait humain. Dans son sens le plus large, la culture est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social. Elle englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances, par lesquels une personne ou un groupe exprime son humanité et les significations qu'il donne à son existence.

(Source : Déclaration de Mexico, Unesco, 1982)

SOMMAIRE

Directrice de la publication

Cécile Haeffelé

Rédaction en chef

Comité éditorial composé
de Cécile Becker, Françoise
Boucard, Gaël Doukkali-Burel,
Cécile Haeffelé, Elen Gouzien,
Mourad Mabrouki, Mickaël Roy,
Lucie Saum, Frédéric Schultz

Direction artistique et graphisme

Adrien Moerlen (Le Futur)

Cheffe d'édition et coordination

Cécile Becker

Photographies

Christophe Urbain (Le Futur)
(sauf mentions contraires)

Rédaction

Cécile Becker
Françoise Boucard
Gaël Doukkali-Burel
Elen Gouzien
Cécile Haeffelé
Mickaël Roy
Lucie Saum
Frédéric Schultz
Margot Zinck

Relectures

Le Conseil d'administration
et notamment : Laurence Mener,
Jean-François Hartmann,
Frédéric Bauer
Géraldine Husser

Ce magazine est édité par l'association Tôt ou t'art

10, rue du Hohwald
67000 Strasbourg
03 88 13 43 30
SIRET 439 584 988 00059

Tirage : 1000 exemplaires
Dépôt légal : septembre 2022
ISSN en cours

Impression

Ott Imprimeurs
Parc d'activités Les Pins
9, rue des Pins
67310 Wasselonne

Crédits couverture

Photos Christophe Urbain
(Le Futur)
Graphisme Adrien Moerlen
(Le Futur)

Avec : Aurélie Arnould, Louise
Claudette Kouekam, Sébastien
Small, Edvin Derhemi, Charles
Abry, Cécile Becker, Olivier
Chapelet, Denise Bader, Shazad
Anjun, Pascal Zimmer, Anouk
Constant, Philippe Mahet, Ilirjana
Duraj, Arkange D. Kamga, Enio
Derhemi et Anouk Constant.

La création du magazine a
été soutenue par la Ville de
Strasbourg, la collectivité
européenne d'Alsace (CEA)
et le Crédit Mutuel.

L'écriture inclusive a été
appliquée lorsque Tôt ou
t'art « prend la parole » par
l'intermédiaire des reportages,
interviews et portraits, cette
écriture correspondant aux
visées de l'association : inclusion
et prise en compte des identités
de chacun-e. Dans le cadre
d'interviews et de citations
de personnes interrogées
dans les articles, nous avons
scrupuleusement respecté
leur manière de s'exprimer et
n'avons donc pas utilisé l'écriture
inclusive.

3

ÉDITO

Un magazine ensemble

Les coulisses d'une conception
collective

8

TÔT OU T'ART, C'EST QUOI ?

10

TÔT OU T'ART, C'EST QUI ?

12

20 ANS !

20 ans d'accompagnement,
20 ans de changements,
20 ans de souvenirs.

16

INTERVIEW D'EXPERT-E

Cécile Offroy

La sociologue raconte le passage
de la démocratisation culturelle vers les
droits culturels, évoque les conditions
d'une rencontre réussie avec l'art
et l'importance de déconstruire tout
système de domination.

20

LA SORTIE CULTURELLE

22

PORTRAITS

Jean-Pierre Schmidt
Emma Werler

24

REPORTAGE

Un livre pour rêver #2

Une distribution de livres et des ateliers
itinérants, sur tout le territoire alsacien,
organisés par Tôt ou t'art.

28

INTERVIEW

Mourad Mabrouki

Le co-directeur de l'Espace Django
et chargé de l'action culturelle décline
le projet global de sa salle.

32

REPORTAGE

Le Groupe Autonome de Spectateur·rices

Tôt ou t'art a coordonné un atelier où
des personnes accompagnées par
différentes structures ont pu créer leur
propre parcours...

36

INTERVIEW D'EXPERT-E

Bernard Chouvier, psychologue, et
Christophe Pittet, sociologue, analysent
l'un après l'autre ce que la culture
nous fait.

40

LES PRATIQUES ARTISTIQUES

42

PORTRAITS

Abdou Ndiaye et Mikail Baba
Frédéric Schultz

44

REPORTAGE

La face cachée de la lune

Immersion dans un atelier d'écriture
proposé par l'Espace européen
Gutenberg, le studio nun et l'artiste
The Blind.

46

RENCONTRE

Atelier danse et costume

Pole-Sud a proposé un atelier aux
femmes des associations SOS Femmes
Solidarité et Caritas. Bilan.

48

INTERVIEW

Le parc naturel régional des Vosges du Nord

Michaël Weber, président du Parc
naturel régional des Vosges du Nord,
raconte l'attention du territoire portée
notamment vers les publics en situation
de handicap.

50

INTERVIEW D'EXPERT-E

L'anthropologue et homme de théâtre
Jean-Pierre Chrétien-Goni, très impliqué
dans la création d'ateliers de pratique
artistique avec son tiers-lieu Le Vent
se lève, vante les mérites de la création
partagée et de la participation...

54

LA PARTICIPATION À LA VIE CULTURELLE

56

PORTRAITS

Géraldine Husser
Jean-Damien Collin

58

REPORTAGE

Le PAVE

Un parcours vers l'emploi mêlant
théâtre, vidéo et photo.

60

REPORTAGE

Emmaüs Scherwiller

Le projet culturel et solidaire
EmmaCulture s'élabore intelligemment,
doucement, en lien avec les compagnons
installés, dans l'échange et la rencontre.
Chronique d'une construction.

64

RENCONTRE

Atelier Mobile

Vanessa Guillaume revient sur l'histoire
de sa compagnie dont le souci a toujours
été d'aller à la rencontre des gens et
dernièrement plus spécifiquement vers
les personnes en situation de handicap.

66

Tôt ou t'art :

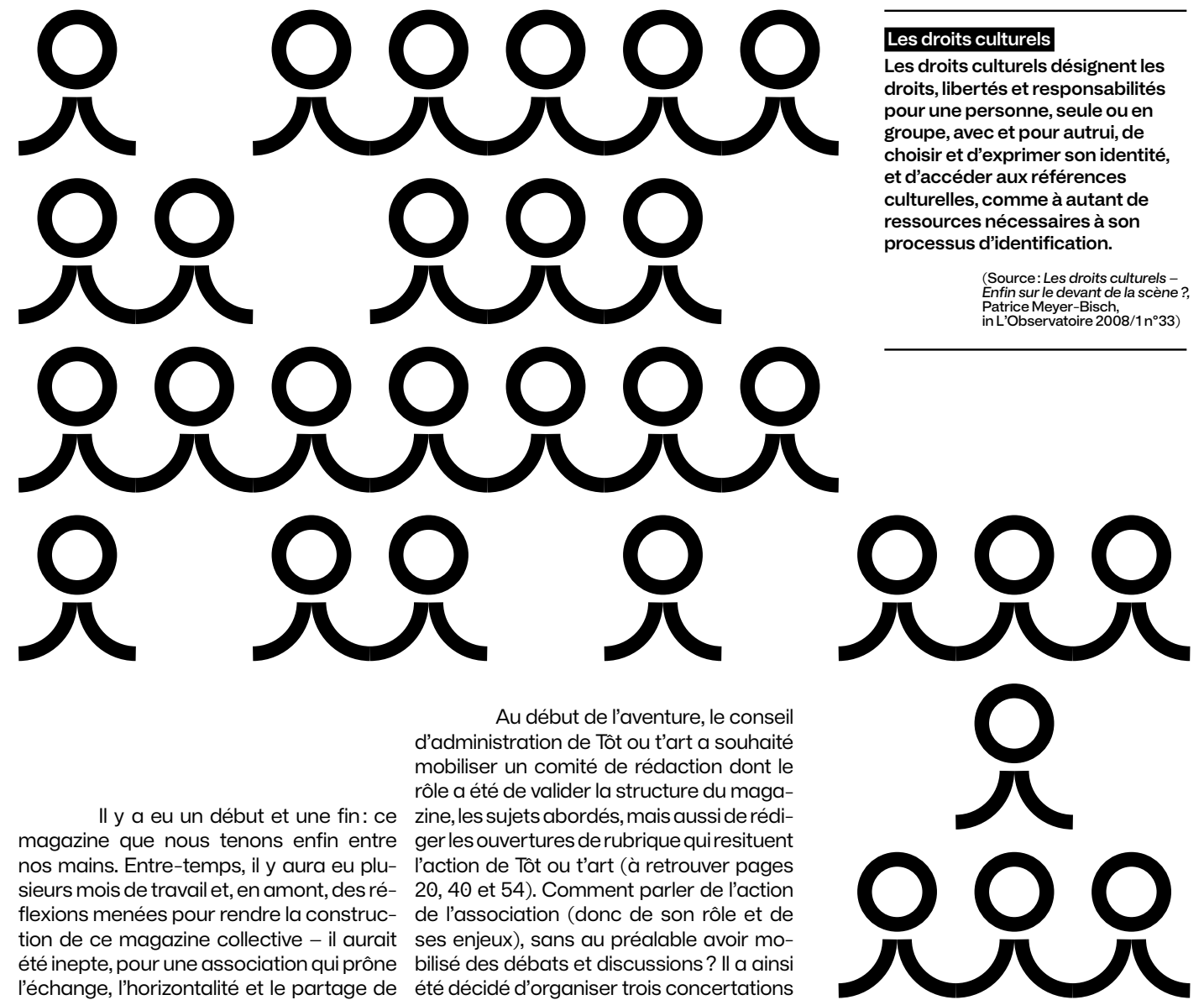
les informations pratiques

UN MAGAZINE ENSEMBLE

Par Cécile Becker,
journaliste et cheffe d'édition du magazine

Ce magazine revenant sur les 20 ans de l'association, ses valeurs, les projets qu'elle a encouragés et menés, les membres du réseau, les bénéficiaires... est le résultat d'un processus collectif et participatif. Comment aurait-il pu en être autrement ?

Une partie des membres adhérentes et adhérents de l'association Tôt ou t'art lors de la dernière assemblée générale, le 9 juin 2022.



Les droits culturels

Les droits culturels désignent les droits, libertés et responsabilités pour une personne, seule ou en groupe, avec et pour autrui, de choisir et d'exprimer son identité, et d'accéder aux références culturelles, comme à autant de ressources nécessaires à son processus d'identification.

(Source : Les droits culturels – Enfin sur le devant de la scène ?, Patrice Meyer-Bisch, in L'Observatoire 2008/1 n°33)

Il y a eu un début et une fin : ce magazine que nous tenons enfin entre nos mains. Entre-temps, il y aura eu plusieurs mois de travail et, en amont, des réflexions menées pour rendre la construction de ce magazine collective – il aurait été inepte, pour une association qui prône l'échange, l'horizontalité et le partage de procéder autrement.

Ce magazine se devait de ressembler au travail que fait Tôt ou t'art sur le terrain et laisser transparaître tous ces sujets abordés à travers le prisme de l'accès aux lieux culturels et de l'expression des cultures de chacun-e : la démocratisation culturelle, **les droits culturels**, la variété des profils accompagnés, la construction d'équipes pluridisciplinaires œuvrant dans les champs culturels et sociaux pour mettre en œuvre des projets. Surprise : ce n'est jamais simple et soulève évidemment des questions fondamentales. Tout ça, en plus évidemment de parler concrètement de projets, ceux déjà menés et ceux ayant eu lieu au cours de l'année, d'y agréger la voix de spécialistes (sociologues, anthropologues, psychologues...) qui pensent ces problématiques avec engagement et acuité. Orchestrer tout cela a demandé de la disponibilité, de partager les contraintes de chacun-e (ambitionner de faire un magazine, c'est aussi avoir conscience des contraintes éditoriales), de toutes et tous nous remettre en question et surtout, au diapason.

Au début de l'aventure, le conseil d'administration de Tôt ou t'art a souhaité mobiliser un comité de rédaction dont le rôle a été de valider la structure du magazine, les sujets abordés, mais aussi de rédiger les ouvertures de rubrique qui resituent l'action de Tôt ou t'art (à retrouver pages 20, 40 et 54). Comment parler de l'action de l'association (donc de son rôle et de ses enjeux), sans au préalable avoir mobilisé des débats et discussions ? Il a ainsi été décidé d'organiser trois concertations auxquelles toutes et tous les membres du réseau ont été invité-es, et chacune sur un territoire donné : à Strasbourg, à Colmar et à Scherwiller. Ces trois concertations ont en quelque sorte posé les jalons des trois rubriques qui fondent ce magazine : la sortie culturelle, la pratique artistique et la participation à la vie culturelle. Durant une demi-journée, les participant-es ont évoqué les problématiques au sein de leurs structure, leurs envies, dressé un état des lieux de tous ses sujets qui ont nourri la rédaction de ces pages. Des duos et trios se sont ensuite formés pour écrire à 4 ou 6 mains ces ouvertures : comment faire ? Comment écrire ? Quel ton utiliser ? Comment concrétiser la diversité des voix présentes au sein de l'association ? La logique éditoriale, d'ordinaire appliquée à la presse, aurait voulu que ces trois ouvertures soient harmonisées, mais le conseil d'administration a au contraire souhaité valoriser les expressions diverses présentes au sein du réseau. C'est donc tout naturellement que ces textes, outre les sujets qu'ils abordent, reflètent la richesse même de l'association.

Et puis il y aura eu les reportages, les portraits, la surprise de rencontrer toutes ces structures, toutes ces personnes qui ont tout partagé avec une générosité désarmante, armées de convictions qui nous ont fait entrevoir un autre monde possible et dont les contours se dessinent par leurs choix et leurs actions. Nous y avons mis du cœur, nous y avons passé du temps, nous en ressortons grandi-es et plus sensibilisé-es encore à ce que sont l'accès aux pratiques artistiques et culturelles ou l'expérience culturelle pour tous-tes. Il y aura eu des ratés, des retards, des absences, des dernières minutes. Il y aura eu les rires, les découvertes, le partage, les désaccords et consensus, les visios, les réunions trop longues et trépidantes, plus de 200 mails échangés, les surprises – le tout dans une grande humanité, dans la confiance et le respect. C'est rare. L'utopie, c'est peut-être ça. Tôt ou tard, il faudra bien qu'on y arrive.

TÔT OU T'ART À LETTRES EN ET CHIFFRES

Tôt ou t'art est un réseau alsacien, centre de ressources Culture et Solidarité, qui permet la rencontre et la collaboration des professionnel·les et des bénévoles de l'action sociale et de la culture.

431 établissements

→ 103 structures culturelles

→ 328 structures sociales, médico-sociales et d'insertion professionnelle

Tôt ou t'art est un activateur de cohésion sociale, d'inclusion par la multiplicité des acteurs et des personnes qu'il accompagne, par sa vision plurielle de la culture et par sa volonté de faire évoluer le regard porté sur les plus fragiles et leur implication dans la vie culturelle.

3 axes d'intervention

ENCOURAGER la participation des personnes en situation de vulnérabilité dans les lieux culturels alsaciens et faciliter l'accès aux œuvres et aux pratiques

FAVORISER l'interconnaissance, la collaboration, outiller les acteur·rices de l'action culturelle et sociale et expérimenter des projets artistiques à visée sociale

OBSERVER et défendre l'intérêt des pratiques artistiques et culturelles dans l'accompagnement social, l'émancipation des personnes et la cohésion d'un territoire

Chaque année

- 600 professionnel·les et bénévoles conseillé·es ou formé·es
- 70 000 personnes bénéficiaires
- 150 heures d'ateliers artistiques
- 5 000 livres offerts
- 9 000 places réservées pour des sorties culturelles
- 10 projets artistiques à visée sociale accompagnés
- 1 ou 2 projets d'expérimentation
- 3 journées interprofessionnelles, appelées Forum, à Strasbourg, dans le Nord et dans le Sud alsacien
- 20 rencontres ou journées d'études à la découverte des structures du réseau ou de thématiques liant l'action sociale et culturelle
- 25 newsletters et 50 mailings ciblés
- 10 formations

Les textes de référence de l'association

- 1948, Déclaration universelle des droits de l'homme – Article 27
- 1998, Loi d'orientation contre les exclusions
- 2001, Déclaration universelle de l'UNESCO sur la diversité culturelle
- 2007, Déclaration de Fribourg
- 2015, Article 103 de la loi NOTRe

Soutiens

- Direction régionale des affaires culturelles (DRAC)
- Commissariat général à l'égalité des territoires (CGET)
- Région Grand-Est
- Collectivité Européenne d'Alsace (CEA)
- L'Eurométropole et la Ville de Strasbourg.

Chiffres actualisés en 2022

Action sociale

Ensemble des moyens par lesquels une société agit sur elle-même pour préserver sa cohésion, notamment par des dispositifs législatifs ou réglementaires et par des actions visant à aider les personnes ou les groupes les plus fragiles à mieux vivre, à acquérir ou à préserver leur autonomie et à s'adapter au milieu social environnant.

430

● Structures culturelles

● Structures sociales

PLUS DE 430
STRUCTURES MEMBRES
EN ALSACE

VILLE ET EUROMÉTROPOLE
DE STRASBOURG

Structures culturelles

5^{ème} lieu
AJAM
Actemo Théâtre
Artothèque
Atelier Mobile
Ballade
Bibliothèques d'Alsace
C'est tout un art
Cadence
Chapelle Rhénane
Collectif OH!
Compagnie 12:21
Espace Django
Espace K
Espace Malraux
Hanatsu Miroir
Jazzdor
La Chambre
La Grenze
La Laiterie
Le Diapason - Espace Culturel
de Vendenheim
Le Maillon
La Maison Théâtre
Le PREO
Le RECIT : Les cinémas Star
(Star et Star Saint-Exupéry)
Le Vaisseau
Lieu d'Europe
Lolita
Maison des Arts de Lingolsheim
Médiathèque André Malraux
Médiathèque du Nord
Musées de Strasbourg
MUSICA
Musiques en balades
No limit orchestra
Opéra National
du Rhin - Strasbourg
Orchestre Philharmonique
de Strasbourg
Pelpass
Percussions de Strasbourg
Planétarium de Strasbourg
Point d'Eau
Pôle Sud
Ososphère
Salle du Cercle
Schiltigheim Culture
Stimultania
TAPS
Théâtre Alsacien de Strasbourg
TJP - Centre dramatique national
de Strasbourg
Troisième souffle - Cosmos

Structures sociales

A.L.T.
AAHJ
AAPEI SAVS
ABCDE
ACTOE
ADAPEI Papillons Blancs Alsace
Adèle de Glaubitz
ADOMA
AEGE Alsace
Antenne
APEDI - SAJH
APF France handicap
ARAHM
Armée du Salut
ARSEA
AVA - Habitat et Nomadisme
CAF du BAS-RHIN - service
d'interventions sociales
Caisse des écoles de Schiltigheim
Calima
Caritas
CASAS
CCAS Bischheim
C'cité
CDAFAL 67
Centre Bernanos
CIDFF 67
Cité Relais
Club de Jeunes L'Etage

Contact et Promotion
Croix-Rouge Française - CADA
CSC Albatros
CSC ARES
CSC Au-delà des ponts
CSC Camille Claus
CSC de Hoenheim
CSC de la Meinau
CSC de la Montagne Verte
CSC de l'Elsau
CSC du Fossé des Treize
CSC Le Galet
CSC Lupovino
CSC Victor Hugo
CSC Victor Schoelcher
CSF 67
Dessine-moi une passerelle
Elsau'Net
Entraide Le Relais
EPIDE
Famillangues
Fédération de charité
Fondation Le refuge - Le Freihof
Foyer départemental de l'enfance
Foyer Notre Dame
France Horizon
GEM Aspies & Cie
GEM AUBE
GEM Club loisirs 67
GEM L'ARCHE
Groupe SOS - DOMIE 2
Habitat et Humanisme
Home Protestant
Horizome
Horizon Amitié
JEEP
KAMMERHOF
Kodiko
L'Atelier
Le Relais
Les Epis
Libre Objet
L'Ilot
Logiservices
Mission Locale
OPI
PAR ENchantement
Plurielles
RESPIR
Route Nouvelle Alsace
Savoir et compétences emploi
Secours Populaire Français
Sistra
SOLIDARITÉ FEMMES 67
SPIP
Un chez soi d'abord
Unis Cité
Unités Territoriale d'Action
Médico-Sociale
Ville de Strasbourg :
CAHM Fritz Kienar, CCAS, Centres
médico sociaux, Les Remparts,
Service gens du voyage, Service
protection des Mineurs (SPM)

NORD ALSACE

Structures culturelles

AJAM
Au grès du jazz
Château de Fleckenstein
CRMA - Fédération Réseau Jack
Ligne Maginot - Ouvrage du Four
à chaux
Parc naturel régional
des Vosges du Nord :
Musée technique et industriel
- Musée du Fer, Musée de la
Bataille du 6 Août 1870, Musée de
l'image populaire, Musée français
du Pétrole, Musée Westercamp,
Site verrier à Meisenthal, Musée
historique, militaire Erckmann
Chatrian, Musée du Pays de
Hanau de Bouxwiller
Relais culturel de Wissembourg
- La Nef
La Castine
La MAC de Bischwiller
Théâtre de Haguenau

Le RECIT
Bibliothèques d'Alsace

Structures (médico) sociales

ADAPEI Papillons Blancs Alsace
ADOMA
Animal'Hom
APH des Vosges du Nord
ARSEA
CASF - Bisch'Art
Centre de Harthouse - Picasso
CIAS
CSSRA Marienbronn
Entraide le Relais - Résidence
Accueil de Brumath
EPSAN
Fondation Protestante Sonnenhof
Foyer Départemental de l'Enfance
GEM Azimut
Groupe SOS - DOMIE 2
Habitat et Humanisme
JEEP
KRE Ensemble
L'Atelier
Mission Locale Alsace du Nord
Secours Populaire Français
Unité Territoriale d'Action
Médico-Sociale Nord
Vue du cœur

OUEST ALSACE

Structures culturelles

CIP La Villa
CIP Point d'Orgue
Musée Lalique
Parc Naturel Régional des Vosges
du Nord
Espace Rohan
Théâtre du Marché aux grains
Le RECIT : cinéma Le Cubic
Bibliothèques d'Alsace

Structures (médico) sociales

ADAPEI Papillons Blancs Alsace
Adèle de Glaubitz
APEDI
ARSEA
CCAS Saverne
Cité Relais
Cottolengo
Fédération de charité
Fondation Le refuge - Le Freihof
Fondation Protestante Sonnenhof
Foyer Départemental de l'Enfance
GEM Rénaitre
Groupe SOS - DOMIE 2
L'Atelier - Déclic
Mission Locale de Saverne
RAJ - Réseau Animation Jeunes
Pays de Saverne
Secours Populaire Français
Unité Territoriale d'Action
Médico-Sociale

CENTRE ALSACE

Structures culturelles

13^{ème} sens
AJAM
Bibliothèques d'Alsace
Château du Haut-Koenigsbourg
CIP Les ateliers de la Seigneurie
L'Evasion
Parc naturel régional des Vosges
du Nord
FRAC Alsace
Relais Culturel de la Ville d'Erstein
Le RECIT : cinémas Sélect, Rex,
Amitié
Tanzmatten

Structures (médico) sociales

ADAPEI Papillons Blancs Alsace
APEI Centre Alsace
ARSEA
CCAS Sélestat
CSC Val d'Argent
Emmaüs - Scherwiller
Fédération de charité - IMPRO
du Ried
GEM L'ECHAPPEE
IME Arc en ciel
Institution Les Tournesols
JEEP - Erstein
L'Atelier - A.D.C.
Mission Locale de Sélestat
Nouveaux Horizons en Pays
d'Erstein
Tremplins
Unité Territoriale d'Action
Médico-Sociale

RÉGION DE COLMAR

Structures culturelles

Bibliothèques d'Alsace
Le RECIT
Les Dominicains de Haute-Alsace
Lézard
Opéra National du Rhin - Colmar
Salle Europe

Structures (médico) sociales

ADAPEI Papillons Blancs
Adèle de Glaubitz
ADOMA
ARSEA
Association de prévention
spécialisée de Colmar (APS)
Caritas
CDRS (centre départemental de
repos et de soins)
Défi - Ressourcerie
Espace solidarité
Hôpitaux civils de Colmar - Maison
des addictions

SUD ALSACE

Structures culturelles

AJAM
Festival Météo
Kunsthalle
Le RECIT : Bel Air, Palace
Bibliothèques d'Alsace
Opéra National du Rhin - Mulhouse

Structures (médico) sociales

ADAPEI Papillons Blancs Alsace
Adèle de Glaubitz
ADOMA
ARSEA
Espace Solidarité
Multipsy

20 ANS

L'équipe salariée actuelle de Tôt ou t'art. De gauche à droite : Cécile Haeffelé, directrice de l'association ; Pierre Steinmetz, chargé de formation et d'accompagnement ; Aurélie Arnould, chargée de gestion et d'animation de réseau et Lise Rigal, assistante administrative.



<u>Juillet 2001</u>	<u>2001</u>	<u>2006</u>	<u>2008</u>
Création de l'association sous l'impulsion de SISTRA, du Centre médico-psychologique de la Robertsau, d'Allo Job, de Logiservices, d'Emergence, de l'Arasc, de l'URSIEA, du PDITH, de ReFormE, de l'Orchestre Philharmonique de Strasbourg, de la direction départementale de l'emploi, du travail et des solidarités du Bas-Rhin et de l'ANPE.	Présidente : Estelle Demesse	Début de l'organisation de présentation des saisons culturelles à Strasbourg.	Président : Thierry Page Tôt ou t'art rejoint Cultures du cœur.

ESTELLE DEMESSE
Directrice de Sistra
Membre fondatrice et présidente de 2001 à 2008

De quoi était-il question à la création de Tôt ou t'art ?

Dans nos métiers d'insertion, on s'attache à l'aspect social et professionnel de nos accompagnements et à la lutte contre la discrimination notamment pour ce qui est de l'accès à l'emploi, au logement, aux soins, mais quid de l'accès à la culture ? Nous connaissions Cultures du Cœur, association d'envergure nationale, mais nous imaginions comme très pertinente la création d'une association implantée dans son tissu régional, proche de ses partenaires et adaptée à nos publics en insertion... Sur un plan plus personnel, la création de Tôt ou t'art avait un sens tout particulier à l'égard du public majoritairement féminin que nous employions chez Sistra. Nombre de ces femmes avaient des enfants, étaient en phase d'intégrer notre culture, notre langue, et les sorties en famille, au cinéma, au théâtre, ou l'accès aux livres étaient rendus difficiles du fait de leurs appréhensions, leurs difficultés financières.

Des souvenirs ?

L'aventure Tôt ou t'art a été une formidable aventure « amicale ». Elle a permis à plusieurs membres de l'IAE de « travailler » ensemble sous la houlette passionnée de Thierry Page, alors Directeur Adjoint de la DDTEFP du Bas-Rhin, dont la participation a été déterminante pour faire exister le projet. J'ai notamment le souvenir de cette réunion de travail durant laquelle nous cherchions un nom pour notre association. Thierry nous avait alors proposé Tôt ou t'art!! Je ne me souviens plus si cela avait été fait entre deux éclats de rire tonitruants dont il avait le secret, mais cela devait sans doute être le cas!! J'ai également le souvenir de la première sortie culturelle que Tôt ou t'art a rendue possible pour plusieurs salariées de Sistra, plus d'une dizaine de mamans accompagnées de leurs enfants, il s'agissait d'une sortie au cinéma, un dessin animé... Je me souviens de la joie des mamans et des enfants.

ÉRIC FERRON
Président de Tôt ou t'art de 2010 à 2020

Pourquoi avoir pris ces engagements avec Tôt ou t'art ?

Être président d'une association c'est prendre des décisions qui ne sont pas toujours faciles à prendre, parfois pas comprises mais je me suis senti véritablement utile. Ce qui m'intéressait c'était de partir des représentations qu'on se fait de la culture et du champ social, de mes convictions et des recherches que j'ai pu faire. La vraie clé, c'est de travailler à ce que des métiers de cultures différentes puissent travailler ensemble, c'est un enjeu énorme! Quand l'association a été créée c'est ce qui manquait au territoire.

Quelle a été votre marque sur l'association ?

J'ai accompagné plutôt que laissé une marque. J'ai été le premier président issu du monde de la culture avec en plus, une vision territoriale puisque j'ai travaillé pour des collectivités, ma préoccupation a donc été de savoir comment arrimer l'association aux politiques publiques tout en gardant notre indépendance.

Quels ont été les temps forts sous votre présidence ?

Y a-t-il eu des décisions déterminantes ?

En 2011, ça a été la signature d'une charte d'accueil des publics en insertion co-construite collectivement avec les collectivités et l'ensemble des structures du réseau Tôt ou t'art. Cette charte a contribué à faire connaître le projet, à faire adhérer les collectivités et les structures au projet et a donné lieu à un temps de restitution à Pole-Sud. Ça a été le premier travail d'envergure qu'on a pu mettre en place dans une démarche pas du tout descendante, très ouverte et collective. De manière plus technique et prosaïque, on a mis en place le site internet qui a énormément changé la donne. Et puis ces forums que nous avons mis en place et qui se sont ensuite multipliés sur le territoire...

De quoi êtes-vous fier ?

L'épopée. L'aventure était belle et je suis content d'avoir travaillé avec tous ces profils différents, ces coordinatrices et coordinateurs. Je suis fier de voir qu'on peut changer les représentations des personnes que les associations accompagnent.

En quoi l'action de Tôt ou t'art est-elle importante ?

Elle est importante car tout le monde vit dans une représentation des uns et des autres. Il y a un vrai besoin de relier les différentes cultures métiers, de continuer à donner à voir ce que fait un travailleur social aux structures culturelles et vice versa. Il y a un enjeu de formation – chantier sur lequel nous avons commencé à travailler et que Cécile Haeffelé remplit! – de ces différents professionnels. Tout le monde doit s'y mettre. Il y a un enjeu fort à ce que les pratiques culturelles s'ouvrent et à sortir de l'entre-soi; c'est un enjeu pour les artistes, pour les œuvres aussi. Il faut travailler à ce qu'un maximum de personnes différentes aillent dans les lieux de culture !

<u>2010</u>	<u>2010</u>	<u>2011</u>	<u>Octobre 2011</u>
Transformation des présentations de saisons culturelles en « Forum ».	Président : Éric Ferron	Lancement des premiers ateliers d'écriture créative dans les structures sociales.	Rédaction et signature de la charte d'accueil des publics en insertion dans les lieux culturels par la DRAC, le département du Bas-Rhin, la Communauté Urbaine de Strasbourg, la Ville de Strasbourg et l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances.
Création du pôle lecture-écriture afin de valoriser l'accès à la lecture et à l'écriture comme préalable à l'insertion des personnes.		Sortie de Cultures du cœur.	

STÉFANIE ALVES
Médiatrice sociale et culturelle
Vice-présidente de Tôt ou t’art depuis 2022
et membre du CA depuis six ans

« De nos jours, l’action de l’association est d’autant plus importante qu’elle amène à démocratiser les arts et cultures, à favoriser l’accès pour tous les publics par un accompagnement adapté. Elle favorise aussi les rencontres humaines dans une société où nous avons tendance à nous replier sur nous, à nous réfugier derrière les écrans. Ces actions et ces différentes propositions permettent à chacun de choisir de s’ouvrir au monde par le biais des différentes propositions des lieux culturels et de vivre différents événements en direct et en proximité. L’association donne l’élan à chacun d’oser, quelque soit sa situation, à aller vers l’autre, vers d’autres lieux. Tôt ou t’art contribue à vivre une citoyenneté artistique et culturelle. »

MATHIAS KELCHE
Directeur du Pôle Culturel de la Communauté
de Communes du Val d’Argent
Coordinateur de Tôt ou t’art de 2007 à 2010

Pourquoi Tôt ou t’art ?
Le projet associatif de Tôt ou t’art correspondait à une vision militante de l’accès à la culture dans laquelle je me retrouvais. J’avais fait des études dans le secteur culturel et je cherchais une mise en pratique qui donnait du sens à mon investissement.

Des moments marquants ?
Des tonnes ! Le plus marquant, bien entendu, c’est les sorties en tant qu’accompagnant avec des groupes de bénéficiaires. Humainement, c’était parfois très fort et touchant. Je me souviens aussi avoir organisé un concert de soutien de l’association en 2008. C’était au Palais des fêtes de Strasbourg (près de l’avenue des Vosges) avec le Grand Ensemble de la Méditerranée ! Une salle compliquée à investir (surtout avec des moyens réduits). Quelques sueurs froides mais la soirée s’est très bien déroulée grâce à la mobilisation des bénévoles, du CA et des partenaires. Je pense encore à la structuration des activités autour du livre, de l’oralité et de l’écriture à travers la création d’un Pôle Lecture-Écriture en 2010 qui a permis de décrocher des fonds en mécénat et a abouti à l’embauche de Marie-Hélène (nous sommes donc passés pour la première fois de 2 à 3 personnes dans l’équipe !) qui a pris ma place après mon départ.

En quoi, l’action de l’association est-elle importante ?
Elle est vitale. Si l’accès à la culture pour tous est toujours érigé comme un axe fort et déterminant des politiques culturelles française, force est de constater qu’elle ne concerne encore qu’une partie de la population. Les droits culturels sont, certes, en train de faire bouger les lignes, mais très doucement. Tôt ou t’art apporte une réponse adaptée à cet enjeu et permet de manière concrète, à des personnes qui en demeurent généralement éloignées (pour des raisons multiples), d’appréhender et, à termes, d’être partie prenante de la vie culturelle. Je reste convaincu que le projet associatif de Tôt ou t’art contribue pleinement à un mieux vivre-ensemble.

AGNÈS JULLY
Responsable des actions culturelles et artistiques
au Centre de Harthouse et de la Maison Picasso
Référente des Forums de l’Alsace du Nord

« Promouvoir, soutenir, encourager, collaborer, innover, être moteur sont pour moi des verbes qui résument bien la philosophie de Tôt ou t’art. L’association privilégie les relations sociales pour créer un réseau culturel solidaire en vue de favoriser les pratiques artistiques et culturelles pour tous. Un moment particulier a marqué mon établissement et les personnes en situation de handicap mental que nous accueillons. Lors de l’organisation du Forum du Nord, les bénéficiaires du Centre de Harthouse avaient proposé un atelier participatif l’après-midi. Échanger pour mieux se comprendre, partager des moments conviviaux de manière artistique pour mieux se connaître, débattre pour voir les choses sous un autre angle avaient été les temps forts de cette journée dont certains résidents se souviennent encore ! »

MARIE-HÉLÈNE HELLERINGER
Directrice du RAJ du Pays de Saverne
Chargée de mission de 2010 à 2012 (Pôle Lecture-Écriture),
coordinatrice puis directrice de Tôt ou t’art de 2012 à 2020

Ce qui vous a marquée ?
Surtout le rapport avec les personnes accompagnées. Certaines passaient au bureau nous raconter les concerts qu’elles ont vus dans leur pays d’origine, je trouvais alors que le rapport s’inversait. Elles ne venaient pas nous voir pour chercher quelque chose qui leur manquait mais simplement pour retrouver de la dignité, exister en tant que personne.

Sur quels dossiers avez-vous travaillé ?
Sur notre arrivée dans le Haut-Rhin. On s’est posé beaucoup de questions : pourquoi ? Comment ? Est-ce que ça fait sens ? La dynamique de Tôt ou t’art est née de Strasbourg et de l’Eurométropole de Strasbourg et la question du déploiement s’est posée, notamment à l’échelle du Grand Est. Mais nous pensions alors qu’il fallait y aller doucement, que les traditions sont différentes en fonction des territoires et que cela demande un tricotage précis pour que les actions bénéficient réellement aux personnes. Nous avons aussi développé les Forums, un moment qui reste incontournable et qui a fait des petits...

La notion qui vous paraît importante ?
La question partenariale. Le fait de travailler à des échelles variées avec des gens d’horizons très différents et de faire correspondre des objectifs qui ne sont pas forcément les mêmes. La notion de partenariat est plus complexe qu’on ne le croit : il faut une charte, un cadre qui clarifie les missions des uns et des autres, leur complémentarité pour instaurer une relation d’égal à égal. Professionnellement, j’ai beaucoup appris à essayer de trouver un consensus et valoriser les complémentarités plus que les différences.

<u>2012</u>	<u>2013</u>	<u>2014</u>	<u>2015</u>
Multiplication des « Forums » sur tout le territoire alsacien.	Création du site internet.		
Début de la collaboration avec le Service pénitentiaire d’insertion et de probation du Bas-Rhin (SPIP).	Ouverture de l’appel à projet à des ateliers de pratiques de toutes disciplines artistiques.	Début de l’organisation de programmes de formations en lien avec les CEMEA.	Développement de l’association dans le Haut-Rhin.

<u>2019</u>	<u>2020</u>	<u>2021</u>	Salarié-es au fil des années
	Présidente : Elen Gouzien		
Renforcement des services en tant que centre de ressources Culture et Solidarité.	Organisation de 32 performances artistiques dans les structures médico-sociales, les Renc’arts solidaires, entre les deux confinements.	Tôt ou t’art consolide sa fonction d’organisme de formation en obtenant la certification QUALIOPI.	Marie-Hélène Fritz, Mathilde Vial, Julie Mougel, Gaëlle Danais, Gemmeke de Jonch, Mathias Kelche, Aurélie Arnould, Marie-Hélène Helleringer, Catherine Munch, Laurence Reeb, Marine Dautier, Céline Lioriotti, Sébastien Schroth, Cécile Haeffelé, Pierre Steinmetz, Lise Rigal...



Photo :
document remis

INTERVIEW

Cécile Offroy « *L'art est un langage polysémique* »

Après 15 ans de médiation culturelle, Cécile Offroy passe un master de recherche Sociologie-psychologie du travail et se penche sur la souffrance au travail dans le milieu du théâtre. Déjà formée à la sociologie de la culture, elle se consacre alors à l'analyse et à l'observation. Aujourd'hui maîtresse de conférences associée à la Sorbonne, elle est aussi responsable d'études au sein d'Opale, un centre de ressources dédié à la culture et à l'économie sociale et solidaire. Son dernier ouvrage sorti en 2022 : *Les droits culturels, un changement de paradigme*, co-écrit avec Réjane Sourisseau.

Pourquoi avoir choisi ce champ de recherche mêlant les champs artistique et social ?

J'ai toujours travaillé pour des structures ou des compagnies qui avaient le souci de l'articulation entre le monde social et artistique, notamment au TGP de Saint-Denis du temps où Stanislas Nordey était directeur. Il y avait développé un projet de théâtre citoyen dans la ville. J'ai continué à creuser cette voie. J'enseigne aussi au sein du département carrières sociales de l'IUT de Bobigny, dans le cadre de la filière Animation professionnelle. Depuis six ans, je fais partie d'un collectif qui gère un lieu intermédiaire implanté au sein d'un hôpital psychiatrique, on y accueille des chercheurs, des artistes en résidence... Ces questions ont toujours été au cœur de mes préoccupations.

À quoi sert la création ?

Est-ce que la création sert à quelque chose ? Faut-il instrumentaliser la création ? Qu'est-ce qu'on entend par création ? Est-ce qu'on renvoie ce terme à des artistes professionnels qui auraient un rôle à jouer ? Ce que j'ai pu constater dans le cadre d'une recherche-action que j'ai pu conduire avec des travailleurs sociaux, c'est qu'au sens premier, la création c'est la possibilité pour des personnes de s'exprimer par des formes sensibles ou artistiques, la possibilité de mettre des choses en débat. Ça n'a pas le même impact que d'autres formes de langages parce que l'art est un langage polysémique, chacun peut y projeter ses propres interprétations, ses propres échos par rapport à son vécu. C'est un langage bien plus partageable qu'un langage jargonnant ou scientifique et politique. La création a un rôle à jouer pour faire entendre ou donner un espace de visibilité à la parole de personnes, qui, du fait des rapports de domination qu'ils subissent, ont peu accès à la reconnaissance, à une forme de visibilité sociale.



Personne n’est éloigné de la culture, tout le monde est porteur de culture.



Comment cette question sociale a-t-elle émergé dans les lieux de culture ?

Dans les années 60 en France, le premier paradigme est la **démocratisation culturelle** qui naît avec le ministère de la Culture dans un certain contexte: la concentration à Paris intra-muros des équipements culturels. Malraux parle alors d’œuvres capitales de l’humanité, des œuvres qui donnent la possibilité de faire nation et que l’on rend accessibles. On pensait qu’il suffisait de les mettre en relation avec le public pour qu’une révélation s’opère. Cela a donné lieu à une politique d’équipements culturels. Dès la fin des années 60, cette orientation commence à être remise en question parce qu’on voit bien qu’elle est légitimiste – il y aurait des œuvres capitales et œuvres mineures. Le poids des contre-cultures vient faire tanguer ces convictions et vient montrer que la politique de démocratisation culturelle n’a pas suffi à changer durablement les pratiques culturelles. On ne prend pas en compte ni les contre-cultures, ni les contre-cultures générationnelles, on oublie que le peuple a aussi une culture. Les années 70 accueillent les premières manifestations vers un pluralisme culturel en considérant qu’il n’y pas une et une seule culture légitime, il n’y a pas que la culture savante. Il y a des cultures et un intérêt à avoir pour d’autres formes d’expression qui ne rentrent pas dans les arts et les lettres tels qu’ils étaient définis jusque-là. Avec l’arrivée au pouvoir des socialistes, on va progressivement arriver à une politique qui ne se réclame pas seulement de la démocratisation mais de la **démocratie culturelle**. Ce que ça veut dire c’est qu’il y a régulièrement des retours sur cette question du social dans la culture.

Et aujourd’hui ?

Le changement de paradigme est intervenu avec les droits culturels, même s’ils ne sont pas nouveaux. De la même façon que la démocratisation culturelle a pointé ses limites, la démocratie culturelle aussi en allant gratter du côté de la tentation consumériste. Le pluralisme culturel ce n’est pas juste nourrir les personnes en fonction de leurs goûts, d’autant que les goûts sont construits socialement. La politique culturelle s’est essentiellement tournée vers le patrimoine et vers la création, alors qu’il y a des pans entiers qui ne relèvent ni de l’art, ni du patrimoine. Cette logique marketing a conduit à une logique remplissage des salles. Le travail des équipements culturels est jugé à l’aune de la fréquentation, mais c’est une vision partielle et partielle de leur rôle. En 2015, on introduit les droits culturels dans la loi française et on réouvre la définition qu’on a de la culture en y introduisant les musiques actuelles, la bande dessinée, la photographie... La culture est un ensemble de croyances, de valeurs, de pratiques, de modes de vie qui appartiennent à un groupe social ou une société donnée. Ce qui nous oblige à réenvisager la relation avec les publics. Si on parle des droits culturels, on ne peut pas parler de personnes éloignées de la culture. Personne n’est éloigné de la culture, tout le monde est porteur de culture. Ça nous oblige à envisager le rapport aux personnes ou les rapports que les personnes entretiennent avec leurs identités culturelles. Ça veut dire la culture c’est l’affaire de tout le monde et que ça ne concerne pas seulement les acteurs du champ culturel mais la société dans son ensemble.

La démocratisation et la démocratie culturelle, sont-elles deux notions complémentaires ?

À mon sens, elles sont contraires mais les droits culturels les réconcilient. Les deux peuvent se conjuguer mais la démocratisation est une démarche assez descendante alors que la démocratie culturelle est ascendante. Les droits culturels pensent les rapports entre les cultures et entre les personnes porteuses de culture dans une forme d’horizontalité et de participation à la vie culturelle mais pas que... Cela renvoie aussi à la possibilité de préserver son identité culturelle, et donc de participer ou de ne pas participer aussi.

En voulant faire découvrir les œuvres considérées comme “patrimoine universel”, ne risque-t-on pas de nier les identités culturelles des personnes, qui peuvent être parfois opposées aux œuvres présentées dans les lieux culturels ?

Oui et en même temps non. C’est ça qui est compliqué avec les droits culturels, ce ne sont pas des cases à cocher. D’un côté il y a le droit de voir respecter son identité culturelle et de l’autre la liberté de création et la liberté d’expression. La question des droits culturels se pose au carrefour des droits humains et des libertés de création et d’expression. C’est aussi la possibilité pour les groupes ou pour les personnes de dire que ça ne respecte pas leur identité culturelle. Les droits culturels existent pour qu’en puisse s’en saisir pour dire qu’on trouve des propos intolérables: racistes, sexistes, essentialistes... Encore faut-il qu’on le comprenne...

La médiation vers les œuvres est liée à la notion de démocratisation, mais les processus de médiation évoluent beaucoup rendant de plus en plus les spectateur·rices acteur·rices de leur parcours. En quoi est-ce une évolution positive ?

Cela permet aux personnes de s’approprier ce qu’elles voient avec leurs propres références culturelles. C’est une avancée pédagogique que de proposer aux personnes de devenir actrices du savoir et des connaissances qu’elles vont acquérir. Il y a deux questions qu’on ne se pose pas beaucoup en revanche: qui décide de ce qui est intéressant de montrer ? Si on observe la culture sous l’angle des dominations qui la traversent (sociales, économiques, liées aux genres, à l’âge) est-ce que toutes les personnes ont la place de revendiquer des espaces d’expression, de reconnaissance, de visibilité, des cultures auxquelles ils se sentent appartenir ? La médiation ne répond pas à tout.

Comment favoriser la reconnaissance et l’implication des identités culturelles des personnes dans les programmations artistiques ?

Pour moi, c’est relativement simple. Il ne faudrait pas de programmeurs mais des animateurs de comité de programmation. On a tendance à oublier que les publics ont aussi une expertise. Il y a plein de solutions qui existent pour donner la possibilité aux gens qui le souhaitent d’exprimer leurs savoirs et leurs cultures, que tout ça soit reconnu et que tout le monde se sente autorisé à le faire: des comités de programmation, des cartes blanches, etc.

Quelles sont les conditions pour une rencontre réussie avec l’art ?

Pour que la rencontre opère, ce que je trouve vraiment important, c’est d’être en capacité de considérer l’autre comme son égal et d’arriver à se départir des préjugés qu’on peut avoir, des représentations qui peuvent être liées à la situation sociale de la personne. Il y a beaucoup de parasitages des relations par les stéréotypes, ce n’est pas forcément conscient mais ces responsabilités n’incombent pas à l’individu qui les portent. Cette façon de mépriser un peu l’autre, ne favorise pas la rencontre. Les droits culturels obligent à cette éthique de la relation, ils obligent à penser tous les impensés de la relation. La rencontre avec l’art peut être réussie quand on prend un risque: le risque de se laisser affecter par la personne que l’on va rencontrer. Si on reste dans nos rôles de travailleur social, d’artiste, dans notre rôle social, on perd l’occasion de la rencontre. La rencontre se fait dans la possibilité d’être déstabilisé par l’autre.



La rencontre avec l’art peut être réussie quand on prend le risque de se laisser affecter par la personne que l’on va rencontrer.



Par quoi commence-t-on ?

Faire avec, partir des gens sans les obliger à.

En quoi est-ce important de sortir de son lieu, d’aller à la rencontre ?

Quand on est chez soi, on n’accueille pas les personnes de la même manière que quand on les rencontre dans la rue, chez eux... C’est d’autant plus important qu’on connaît les processus qui président au sentiment d’illégitimité dans les lieux culturels, au sentiment d’être déplacé dans un entre-soi dans lequel on ne se reconnaît pas. Changer de lieu c’est accepter de se sentir décalé, c’est lâcher nos avatars sociaux et sortir de ce qui nous rassure.

Est-ce qu’une des pistes d’évolution du fonctionnement des lieux culturels serait de développer des dispositifs de commande aux artistes par les habitant·es et les personnes (avec une attention particulière aux plus fragiles), d’entrer dans des logiques de co-programmation, de création partagée ou de co-gouvernance ?

C’est tout ça mais c’est aussi faire un pas de côté, déconstruire les rapports de domination culturelle qu’on véhicule sans s’en rendre compte. La piste d’évolution, ce serait plutôt de questionner les espaces: qu’est-ce qu’on appelle des lieux culturels ? Sont-ce des lieux de diffusion ? De création ? Je pense que les lieux trouveront eux-mêmes des pistes d’évolution, si du côté des politiques publiques on fait confiance aux acteurs culturels. Les acteurs culturels sont tout à fait capables d’être véhicules de cultures qui ne sont pas les leurs, ils savent se réinventer. Je suis très étonnée que l’état

investisse de l’argent dans des tiers-lieux alors qu’il y a déjà des lieux qui accueillent diverses pratiques et qui n’ont pas toujours été soutenus. Il ne faut pas oublier les lieux de proximité, notamment les centres socio-culturels qui jouent un rôle fondamental. Les nouvelles générations qui arrivent n’envisagent pas la séparation entre art et social dans ces termes ? Comment on articule une démarche participative et une démarche de création ? Quelle sont les qualités de l’auteur ? Les nouvelles générations dépassent nos anciennes questions et ce sont des super aventures quand ça se produit dans une éthique de la relation.

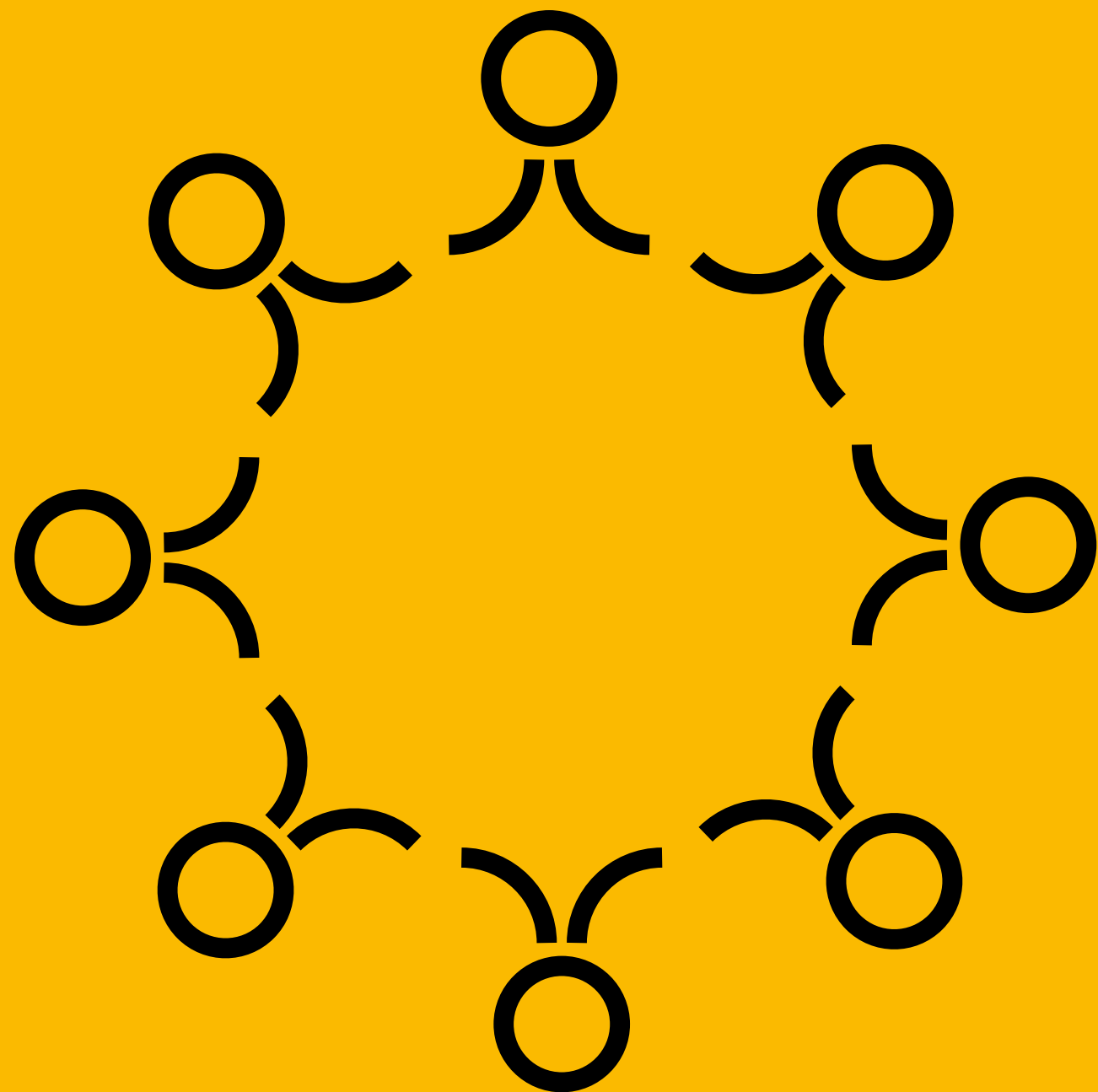
Démocratisation culturelle

Principe émergeant durant la IIIe République en France, il prend une nouvelle ampleur avec la création du premier Ministère des affaires culturelles en 1959 qui a notamment pour mission « *de rendre accessibles les œuvres capitales de l’humanité, et d’abord de la France, au plus grand nombre possible de Français* ». Ces démarches et dispositifs, promus et mis en œuvre par les politiques publiques et les lieux culturels labellisés visent à provoquer la rencontre avec les œuvres et à réduire les obstacles, matériels, financiers ou symboliques à l’accessibilité qui peuvent concerner les populations dites « éloignées » ou « empêchées ».

Démocratie culturelle

Principe selon lequel la culture d’une société, outre ses ressources patrimoniales, est enrichie par les expressions culturelles des individus qui la composent. Chacun est appelé à se développer, s’épanouir à partir de ses caractéristiques, ses talents, ses aspirations, et des ressources culturelles dont il dispose. Au-delà d’un rapport individuel entre l’œuvre et la personne, la culture considérée dans une perspective de participation démocratique assure une place à chacun des acteurs de la société, et notamment permet la visibilité et la promotion de cultures nouvelles, minoritaires ou jusqu’alors invisibilisées.

LA SORTIE CULTURELLE



Tourner autour de l'art sans, peut-être, jamais oser l'approcher. L'appréhender ensemble. Le démystifier parfois. Et puis entrer, voir, regarder, écouter. S'en trouver modifié. Les sorties culturelles scellent une rencontre : pourquoi et comment les aborder dans le cadre de l'accompagnement social ?

Situées au carrefour des enjeux de démocratisation culturelle et de l'insertion sociale, les sorties culturelles dans le cadre de parcours d'insertion nécessitent une bonne connaissance des spécificités et éventuelles fragilités des publics concernés. Les personnes non-initiées aux pratiques des lieux culturels rencontrent souvent des difficultés à se sentir légitimes à découvrir les offres des structures culturelles, et à y trouver leur place. La volonté de lever ces freins est en revanche forte et peut être mise en œuvre à travers des méthodologies et pratiques déjà existantes.

Certaines structures proposent de nombreux ateliers et formats d'accompagnement aux groupes issus des structures sociales. Il est aussi possible, lorsque les déplacements sont compliqués, de mettre en place des actions hors les murs : au sein des structures (médico-)sociales ou dans l'espace public. L'Orchestre Philharmonique de Strasbourg organise par exemple des séances de découverte d'instruments dans les structures sociales avant que ses bénéficiaires n'assistent à un concert. Un des principaux enjeux de ces démarches est de **créer du lien** entre les participant-es et les structures et d'accompagner la découverte d'un objet culturel. Les autres enjeux pour les personnes sont la **connaissance de soi**, la **connaissance du territoire** et de susciter **le désir et l'envie de découvrir, d'expérimenter**.

Les sorties dans les lieux culturels se déclinent en trois temps : **avant, pendant et après**.

Avant

Les travailleur-euses sociaux-ales soulignent la nécessité de se **familiariser avec les structures culturelles** en les découvrant en amont, par l'organisation de visites, de rencontres du personnel ou des artistes et par la communication des conditions logistiques de la sortie (durée, comportement des spectateur-rices, configuration de la salle, etc.).

L'Opéra national du Rhin et l'Espace Django (dispositif « Face A Face B ») proposent par exemple des visites du plateau et des coulisses.

Afin de mobiliser ces personnes, il s'agit d'accompagner le choix en partant de leurs centres d'intérêt et des ressources culturelles en présence. Les structures culturelles apprécient de connaître **les spécificités et envies des personnes** qui assisteront à une visite ou à un spectacle.

Pendant

Au moment de la sortie, **l'accueil est primordial**, par exemple, l'adaptation du langage verbal et non verbal aux personnes présentes. Prendre le temps de se connaître permettra à ce public d'être plus à l'aise. Il est parfois possible de prévoir un temps d'échange avec les artistes après le spectacle et d'accompagner les personnes dans la formulation des questions qu'elles souhaitent poser en amont.

Plusieurs protocoles de médiation proposent de devenir acteur-riche de sa visite, en tout autonomie ou accompagné d'un-e médiateur-riche. Stimultania a mis en place le jeu de carte *Les mots du clics*, la Kunsthalle, elle, a développé le jeu *Questions obliques* et les protocoles de visite *Korrespondenz* ou Colin-Maillard.

Après

Le meilleur indicateur d'une sortie réussie est le souhait des personnes de programmer une autre sortie. Souvent, la première expérience se fait en groupe. Après quelques sorties accompagnées, on observe le développement de l'autonomie, de l'impulsion de s'y rendre par soi-même.

Les professionnel-les insistent sur la nécessité de stimuler la prise de parole après la rencontre en travaillant les souvenirs et la familiarisation. Un retour « à chaud », un **partage mutuel d'expérience**, un **discours critique** et un **travail de documentation** (journal, photos, dessins) peuvent être complémentaires.

Les sorties sont aussi l'occasion de nourrir le lien au sein du groupe et de **redéfinir des rôles** : face à une œuvre il n'y a pas de sachant, que des émotions, de l'interprétation, juste l'émergence et l'expression de sentiments. « Radio Pratiques », une radio mise en place par le TJP-CDN de Strasbourg, offre par exemple aux personnes la possibilité de s'exprimer au sujet de l'offre théâtrale et de l'expérience vécue.

Pour renforcer ces démarches et confronter les attentes à la réception concrète de l'offre culturelle, de nombreux outils sont déjà utilisés ou développés au sein des structures du réseau (analyse chorale, jeux de cartes). Un guide de l'accompagnement en **sortie culturelle** pourrait être développé à l'avenir.

Sortie culturelle

Tout processus d'accès et de participation d'une personne à une offre culturelle de type spectacle vivant, exposition, projection, visite patrimoniale ou de culture scientifique et technique ; la sortie culturelle implique d'identifier une offre culturelle, et de créer les conditions de rencontre et de réception avec l'objet culturel, collectivement ou individuellement, avant, pendant et après le déplacement dans le lieu culturel.

Jean-Pierre Schmidt Rescapé

Il a le regard calme, la démarche posée, les gestes timides et la parole juste. Il y a cinq ans de ça, il en aurait été autrement. Jean-Pierre reconnaît avoir eu « *une vie personnelle compliquée* ». Après une rupture violente, beaucoup de turpitudes, de tristesse et d'alcool, il se retrouve seul à gérer une ado. Conscient du besoin de se faire accompagner, il rejoint les rangs du C.S.A.P.A de Colmar où il a pu poser les premières pierres de sa réparation. Frédéric Schultz (voir page 43), travailleur social convaincu par la chose culturelle et mu par l'humain l'épaula, parfois même jusqu'au tribunal, et l'emmène à ses premières représentations, en groupe. « *Au départ, je n'étais pas forcément réceptif à l'environnement, je n'étais pas à l'aise mais je sentais que c'était important. Le fait d'y aller à plusieurs m'a aussi beaucoup détendu, on ne se sent pas seul, tous dans le même bateau.* » Aux Dominicains, à la Comédie de l'Est, à la Filature, il se sent bienvenu et dit l'importance, justement, d'être face à des équipes « *bienveillantes qui vous accueillent dans ces lieux sans aucun jugement, avec beaucoup d'empathie* ». Et continue : « *À force, les équipes connaissent votre prénom. On se sent reconnu, exister en fait.* » Sans s'en rendre compte, à l'époque en tout cas, il trouve dans le théâtre et la musique des pierres auxquelles se raccrocher. Il se rappelle d'ailleurs d'une pièce qui, dit-il, lui « *sauvé la vie* ». Alors que sa fille est happée par les affres de la puberté le laissant interdit, il assiste à une

pièce de théâtre aux Dominicains dans laquelle une comédienne parle du rejet de son corps, de son vagin. C'est cru et brutal. « *Je suis rentré chez moi et j'ai compris ce que ma fille portait toute seule, ça a été un moment très marquant...* » Si Tôt ou t'art a pour lui été un déclencheur, aujourd'hui il fait le reste et assiste trois fois par semaine, souvent seul, à des représentations de tout type, plus assidu que la plupart des fondu-es de culture. Il a participé aux ateliers de théâtre-forum aux Dominicains et dit avoir appris à « *faire sortir les émotions, oser le regard de l'autre* ». Et l'affirme, sans sourciller : « *La culture m'a permis de me reconnecter à la vie.* »



La culture m'a permis de me reconnecter à la vie.

Emma Werler Médiatrice à la Kunsthalle Mulhouse

Elle avait la ferme intention de ne pas devenir médiatrice : une histoire de timidité. Parler en public était alors pour elle trop compliqué. Mais ce stage à la Kunsthalle en 2015 a tout changé ; la chargée de publics de l'époque voit en elle un potentiel et la pousse à affronter ses peurs. Aujourd'hui, elle ne regrette rien : « *La médiation c'est un domaine très imaginaire, il n'y a pas de limite.* » Surtout qu'à la Kunsthalle, on a rapidement abandonné le principe des visites guidées classiques en one-shot pour préférer des temps et croisements plus décalés, en partant des personnes et des groupes accueillis. D'ailleurs, des protocoles de médiation ont été imaginés avec des artistes ou structures pour rendre le partage autour des œuvres plus ludique, par exemple un Colin-Maillard (co-construit avec Latourex – laboratoire de tourisme expérimental) où une personne aux yeux bandés se laisse raconter un parcours par une autre. « *Souvent la compréhension d'une œuvre passe par le caractère de la personne, alors pour concevoir des visites qui ont du sens, on les co-construit. Il y a beaucoup de dialogue en amont.* » Pareil pour les ateliers dont le contenu est toujours réfléchi avec : « *Je ne pourrais pas faire autrement...* » Avec les scolaires, par exemple, Emma Werler leur fait une première visite de l'exposition, mais ce sont à elles et eux de trouver leur propre **médiation** : slam, costumes, explications simples, sans même utiliser de mots ; tout est possible. Les élèves deviennent alors des Kunst Likers, qu'Emma Werler accompagne sans intervenir, si ce n'est d'expliquer certains principes qui peuvent éclairer le travail des artistes – de fait, elle s'instruit énormément en amont pour pouvoir expliquer des concepts parfois très scientifiques et a énormément appris. Il y a aussi les Kunst Apartés menés par des artistes intervenants, notamment au Centre psychothérapeutique de Mulhouse ou encore, les parcours de médiation adaptés pour les résident-es d'ehpad. « *Pour résumer, on se laisse embarquer par les publics, on décide de lâcher sur la maîtrise. Ce n'est pas toujours simple parce que parfois, le personnel soignant peut être réticent, mais c'est le temps qui crée la confiance* », dit-elle. En plus des publics, Emma Werler ap-



plique aussi la médiation aux artistes eux-mêmes. En tant que chargée de mission Résidences de recherche, elle emmène les artistes à croiser leur travail avec le monde de la recherche : comme à Fessenheim ou elle a pu rapprocher des louvetiers d'Elise Alloin qui a ensuite imaginé une œuvre triptyque dont un banquet-performance. Sortir de sa ligne et ne jamais se laisser gagner par les certitudes, une clé pour la médiation.

kunsthallemulhouse.com

Médiation culturelle

Action visant à faciliter la rencontre, la compréhension entre une personne ou un groupe et une œuvre ou démarche artistique.



Atelier typographie avec Delphine Mistler, de l'Espace Européen Gutenberg à la médiathèque Ouest de Lingolsheim.

Choix des livres et revues par les familles du CSC Lingolsheim et CSC Montagne Verte.



ENTRE LES LIGNES

Du 26 avril au 7 mai 2022, Tôt ou t'art a renouvelé pour la deuxième année consécutive son opération Un livre pour rêver. 5 000 livres et 4 500 magazines ont été distribués aux personnes issues de 42 structures sociales étalées sur tout le territoire. Chaque distribution était accompagnée d'un atelier en lien avec le monde de l'édition. Une opération qui fait culture, lien et sens, où l'on lit, fabrique et rencontre.

Tout est parti d'une proposition de la direction de la culture de la Ville de Strasbourg en automne 2020, après le premier confinement, d'acheter des livres aux librairies indépendantes pour les offrir aux enfants des quartiers prioritaires de la ville. L'aventure évolue lors du salon Schillick on Carnet début 2021, quand l'équipe de Tôt ou t'art réalise que de nombreux livres d'éditeur-rices restent sur le carreau. Invendus, ils s'entassent dans les stocks ou sont tout simplement détruits. Prenant la question du livre et de l'accessibilité de la lecture très au sérieux (comme toutes les autres questions d'ailleurs), l'association réunit les forces et volontés pour monter des distributions itinérantes, toujours associées à des ateliers pour lier la lecture à la rencontre et à la pratique. L'opération Un livre pour rêver était lancée. Premier partenaire financier de l'opération en 2021: RecycLivre.

Le vendeur de livres d'occasion et soutien de l'association offrait déjà régulièrement des ouvrages à Tôt ou t'art dans le cadre de La Ronde des Livres, l'espace qui jouxte les bureaux de l'association où les membres du réseau peuvent se servir sur rendez-vous pour offrir les ouvrages à leurs bénéficiaires. La première édition, concentrée sur la Ville de Strasbourg a depuis pris de l'ampleur et fait des émules. Cette année, l'équipe de Tôt ou t'art a récupéré des livres neufs d'éditeur-rices indépendant-es en majorité alsacien-nes, de la maison de la presse de Haguenau et des Dernières Nouvelles d'Alsace. La médiathèque de Lingolsheim, la médiathèque André Malraux de Strasbourg, la bibliothèque Bel'Flore de Colmar, le RAJ de Saverne, le relais culturel de Haguenau et la bibliothèque de Saverne ont accueilli la tournée de distribution et un atelier: typographie, sérigraphie, calligraphie,

écriture ou illustration. Les structures (médico-)sociales et d'insertion professionnelle de chaque territoire (42 au total!), membres du réseau Tôt ou t'art, ont proposé à leurs bénéficiaires de rejoindre le rang des curieux-ses: enfants, collégien-nes, lycéen-nes, personnes en situation de handicap... Un florilège de structures, de personnes, de partenaires et d'envies qui fait, certes, le succès de l'opération mais qui prouve aussi que plus les forces s'ajoutent, plus la proposition fait sens et touche large et juste. Près de 10 000 ouvrages imprimés distribués alors même que le secteur du livre peine à trouver des lecteur-rices, de quoi remettre en perspective la supposée perte d'intérêt des citoyen-nes pour la lecture et le format papier...



Après l'atelier de typographie, c'est l'atelier d'embossage...

L'apprentissage et la découverte par le faire

À la médiathèque de Lingolsheim, ce sont deux groupes de 10 personnes qui ont été accompagnés par le CSC Montagne Verte et le CSC de Lingolsheim L'Albatros. L'après-midi, plutôt concentrée sur les enfants et adolescent-es n'a pas empêché certains parents de participer aux activités animées notamment par Delphine Mistler, graphiste intervenante et membre de l'Espace européen Gutenberg: « Je conçois régulièrement des outils pédagogiques pour favoriser la transmission autour de l'édition. On le fait par le jeu, par le faire. » Avant toute chose, elle explique aux groupes à quoi sert la typographie et les différentes façons de formaliser les lettres et l'écriture en se basant notamment sur le corpus de livres offerts. C'est la partie théorique, immédiatement suivie par des ateliers. Le premier consacré à l'embossage et le second se penchant sur le dessin par les lettres. C'est d'abord Marian, 5 ans, qui découvre l'atelier typographie: il choisit une lettre en bois sur laquelle il vient appliquer une feuille pour embosser la forme de sa lettre. L'idée est de faire apparaître la lettre en relief. Il se prend au jeu en moins de temps qu'il ne le faut pour lui expliquer la démarche. « Attends, attends, je connais une autre lettre. » Il ne s'arrête plus. Rabia, plus âgée, témoigne: « C'est drôle de toucher le papier et de voir le résultat en

relief. » Elle qui lit beaucoup et se rend à la médiathèque une fois par mois pour découvrir de nouveaux livres est enchantée par l'idée de repartir avec des livres: « Il y a plein de livres différents. Des trucs que je lis pas mais je pense que ça va m'encourager. » Elle repart les bras chargés et s'est notamment tournée vers un dictionnaire « parce que ça me servira pour les devoirs ». Rachida, elle, est venue avec ses deux enfants, Imrane et Jibril, accompagnée par le CSC L'Albatros. Son truc c'est de « transmettre le goût de la lecture » à ses enfants. Elle vient à la médiathèque tous les samedis et ce jour-là repart enchantée: « C'est génial la typographie, je ne connais pas et j'aime beaucoup le fait de dessiner avec des lettres. » Surtout elle a déjà repéré le potentiel créatif de son premier enfant, Imrane, qui suit avec grand intérêt des cours d'arts plastiques au collège et dont elle soupçonne le goût pour l'illustration. Discret et intéressé, il suit méticuleusement les conseils de Delphine Mistler (« J'aimerais faire ça plus souvent », nous confiera-t-il) et choisit de repartir avec des bandes dessinées et romans graphiques des éditions strasbourgeoises 2024. Cécile Haefel, la directrice de Tôt ou t'art explique: « Les différentes structures membres du

réseau viennent faire découvrir les livres offerts par le biais d'ateliers, c'est une autre forme de médiation par laquelle on rend les personnes actives de leur découverte. » Et ça fonctionne. Les structures sociales accompagnantes saluent ces formes qui permettent aux familles, aux adolescent-es et aux enfants d'apprendre autrement. C'est aussi un moyen d'approfondir l'apprentissage de la langue française et de donner confiance en elles et eux aux personnes souvent prises dans les exigences du quotidien et isolées.



La distribution va bon train...



Atelier d'écriture avec Rachel Brau, à la médiathèque Bel'Flore à Colmar.

« Tout le monde a des mots en soi »

À la bibliothèque Bel'Flore de Colmar, ce sont des personnes plus âgées que l'on retrouve, accompagnées par le foyer d'hébergement Adoma et par la fondation Caritas. Elles et ils sont une petite dizaine à commencer par découvrir les livres prêts à être emportés et s'en donnent à cœur joie. Ici, c'est Rachel Brau, animatrice d'ateliers d'écriture, qui prend la direction des opérations: elle accueille les participant-es de l'atelier, raconte les histoires de certains livres proposés et se présente. Christelle de l'Adoma, loue les bénéfices de l'opération: « On sort de l'institution, et la particularité c'est qu'avec Tôt ou t'art, on sait qu'on peut y aller les yeux fermés. C'est toujours pertinent. » Après l'excitation de la découverte des livres et des sacs pleins de nouvelles découvertes, Rachel Brau instaure l'atelier en précisant d'emblée que pour elle, c'est aussi une rencontre. Une triple rencontre: « Il y a la rencontre entre les gens, entre vous qui ne vous connaissez peut-être pas, une rencontre avec le

lieu, avec moi et avec livres. On est tous là pour écrire aujourd'hui », et elle y compris. C'est tout simple mais ça a le mérite, on le note, de détendre l'atmosphère, l'écriture étant parfois un endroit de crispation. Cet après-midi, les participant-es fabriqueront un marque-page qu'elles et ils auront fabriqué et décoré de leurs mots. « Tout le monde a des mots en soi, leur explique Rachel Brau. Des hauts et des bas, des choses à raconter. » Elle part donc des personnes et de leurs histoires pour enclencher le processus de création. Une feuille divisée en trois espaces: l'un pour noter son prénom, l'autre pour noter les mots qui viennent pour parler de soi, et le dernier où les lettres du prénom se mélangent pour créer de nouveaux mots. Il faut déjà du temps pour remplir cette étape, on redemande les instructions, on se trompe, on n'y arrive pas mais les accompagnatrices aident et accompagnent, parfois on triche aussi car les lettres du prénom sont insuffisantes pour créer de nouveaux mots. On trouve des solutions. Huit mots seront ensuite entourés pour créer un texte simple qui viendra habiller le marque-page. Rachel Brau se déplace, dédramatise l'écriture et avance avec elles et eux, calmement et attentivement. On quitte le groupe en

plein création des textes, les yeux rivés sur les feuilles et leurs crayons. Un moment de concentration et d'échange, rare pour les participant-es selon les dires de leurs accompagnantes. Sortir du quotidien et des habitudes, créer, faire et échanger. Les clefs de la rencontre.

- LES PARTENAIRES
www.recyclivre.com
www.dna.fr
www.maisondelapresse-haguenau.fr
www.maisoneliza.com
www.nueebleue.com
www.calicephale.fr
www.editions2024.com
www.gorgebleue.fr
www.caurette.com
www.rodeodame.fr
www.editionfeles.com
www.editionsdupourquoipas.com
- LES ATELIERS
espace-gutenberg.fr
www.thalia-icietmaintenant.com/rachel-brau

Institution
Lieux culturels ou d'accompagnement social, collectivités territoriales ou l'État.



INTERVIEW

Mourad Mabrouki

« De l'art, du lien, du sens et du kif »

Co-directeur en charge de l'**action culturelle** à l'Espace Django à Strasbourg, Mourad Mabrouki et son équipe réinventent continuellement le rapport de cette salle de concert avec son public et particulièrement avec les habitant·es du quartier du Neuhof. Pour lui, la médiation consiste à créer des rebonds, à écouter, échanger, sans jamais perdre de vue le projet du lieu, qui a dès ses débuts intégré l'aspect social. Un exemple à suivre.

D'où vient cette vocation sociale forte inscrite dans l'ADN de l'Espace Django ?

Dans le cadre de l'appel à projet, le cahier des charges demandait de créer un lien – ou plutôt de recréer le lien – entre la salle et son territoire d'implantation. Mais à nos yeux, c'était une évidence de doubler le projet artistique et culturel d'un projet social et territorial. Garder des lignes directrices fortes, s'adresser à tous, faire avec tous, sans nier la diversité du quartier ville que représente le Neuhof et notamment l'existence de vraies poches de précarité. Contrairement aux idées reçues, il y a ici beaucoup de sous-quartiers qui ont chacun leur propre identité, leurs propres aspérités. Pour nous, c'était vital que le projet s'inscrive dans cette diversité, et de penser la façon dont le projet pourrait traverser tout ça, pour ensuite créer des circulations, à notre humble échelle. L'idée de base c'était de faire de cette salle et de son projet un lieu familier, capable de toucher aussi bien les habitants du Neuhof dans une forme d'ultra proximité bienveillante et foisonnante, que de rayonner à grande échelle. Il a fallu créer un lien de confiance, que les gens se l'approprient naturellement et donc, casser certaines barrières, notamment avec un énorme déploiement hors les murs, une forme d'incarnation du projet à l'extérieur, et ce, tous azimuts depuis plusieurs années. Cette proximité protéiforme nous va bien.

En quoi aller à la rencontre des personnes est-il important ?

Sortir, c'est incarner l'ouverture et montrer que le projet appartient à tous. Ce sentiment d'appropriation est une belle base pour la suite. Mais attention, dedans ou dehors, nous mettons la même énergie, la même intensité à rencontrer et faire se rencontrer, avec en premier lieu l'exigence artistique. Ensuite chacun ira y piocher ou pas ce que bon lui semble, nous renvoyer quelque chose à son tour, et le cheminement continue... Tout cela passe par le déploiement de permanences artistiques sur le quartier. Des artistes partout, en tout lieu et en tout temps, pour tout âge sans que ça ne surprenne plus personne. Cette démarche, c'est aussi faire preuve de sincérité : les projets ne sont pas une façade, ce n'est pas du faire pour faire, mais le fruit d'ambitions mûrement réfléchies, d'une solide méthodologie et de solides convictions éprouvées sur le terrain au quotidien.

Nous sommes quelque part des convaincus qui se remettent perpétuellement en question. Concerts aux fenêtres, récréations artistiques dans les cours d'école, raids urbains qui amènent les artistes dans des lieux où ils ne sont pas attendus (espace public, salles d'attente de centres médico-sociaux, grandes surfaces, lieux de vie...), impromptus dans les lieux de la petite enfance, présence musi-

cale lors des matches à domicile du Neuhof Futsal, participation à tous les moments de vie menés par les partenaires associatifs du quartier ou notre présence hebdomadaire sur le marché pour parler de notre programmation, tout ça, au bout d'un moment a fait qu'on nous a identifiés. Le plus intéressant, c'est que ces actions créent des frottements, des pas de côté, parfois de l'inconfort, et c'est de ces frottements qu'on tire le nectar d'un projet artistique, culturel et social qu'on mûrit et redimensionne à la marge au fil du temps.

Action culturelle

Ensemble des politiques et des initiatives en faveur de la mise en relation des personnes avec des espaces culturels, œuvres ou démarches artistiques. L'action culturelle comprend l'organisation de rencontres et de temps de pratiques artistiques afin de réduire les inégalités d'accès aux ressources culturelles, permettant ainsi aux individus de connaître la réalité et la diversité de l'offre culturelle existante sur un territoire et de favoriser la cohésion sociale.



On ne peut pas faire avec sans bien connaître.



Vous pratiquez aussi la création partagée, qu'est-ce que ça veut dire ?

Tout simplement « faire avec ». Mais on ne peut pas faire avec sans bien connaître. On a longtemps œuvré au départ pour bien identifier les bonnes personnes ressources : les associations, les habitants, les écoles, les pouvoirs publics... Elles nous permettent de bien penser les projets en amont. On échange beaucoup sur les projets qui vont être déployés. Mettre tous les ingrédients pour que ce soit le plus bénéfique possible pour toutes les parties autour de la table, que ça nourrisse les perspectives de chacun. C'est long, mais qu'est-ce que c'est bon ! Nous sommes impliqués de l'intérieur, connaissons les projets de chaque structure, les projets pédagogiques des nombreuses écoles, on ne parachute rien, on essaie de les construire intelligemment, en complémentarité. Et de garder notre leitmotiv en tête : de l'art, du lien, du sens et du kif. La clef de la réussite, de toute façon, c'est de comprendre les contraintes de chacun, d'être honnêtes entre nous, de s'écouter.

Et de l'extérieur vers l'intérieur ? Comment les habitant-es viennent-iels en salle ?

Toutes les actions menées à l'extérieur nourrissent cette venue. Comment un artiste découvert en assistant à un match de futsal déclenche la venue d'un groupe de personnes au concert et à la découverte de l'envers du décor, comment une rencontre fortuite sur notre stand au marché permet d'enclencher un mouvement ou une mise en relation, comment les performances artistiques en lieu d'accueil parent-enfant mènent à s'approprier les propositions tout jeune public, et comment simplement on explose les barrières pour voguer de format en format, dedans, dehors, là où on ne devait pas forcément être touché, où là on ne s'attendait pas à vivre une telle expérience.

En salle et sur les concerts, on a monté Face A Face B, les gens viennent le jour d'un concert ou lors des nombreuses

résidences, on leur raconte la salle de l'intérieur, ils assistent aux balances, discutent avec les techniciens, visitent les coulisses et, à la fin, on mange tous ensemble, bénévoles, équipe permanente, techniciens, artistes. Nous avons aussi lancé les billets suspendus, le public peut acheter des billets supplémentaires qu'on redistribue avec d'autres partenaires à ceux qui ont moins de moyen, avec un accueil spécifique.

Mais pour que ce projet fonctionne, il faut aussi adopter la bonne posture, quelle est-elle chez vous ?

On fonctionne beaucoup à l'horizontale. Nous défendons un certain modèle, mais chacun a sa façon d'aborder ses pratiques culturelles, chacun arrive avec son bagage. Et cela nous nourrit beaucoup. On a développé une grande flexibilité et on s'est pas mal trompé, c'est essentiel pour avancer dans son approche. Par exemple, si dans le cadre d'un atelier régulier une famille n'est pas disponible à tous les rendez-vous et bien, qu'elle vienne quand elle le peut, dans la mesure du raisonnable évidemment. Ça demande une forme de souplesse de notre part et également de la part des artistes qui animent les ateliers. On met la même énergie dans un atelier qui réunit 12 ou 3 personnes ou dans l'organisation d'un concert pour 400 personnes ou dans une cour d'école. Il n'y a pas de hiérarchie dans les événements qu'on porte. Ce qui nous aide aussi à avoir la bonne posture c'est de travailler et d'être au contact régulier des habitants. Nous avons notamment depuis quelques temps intégré une nouvelle personne dans l'équipe, mon collègue à l'action culturelle qui est un habitant bien identifié du territoire, et qui nous a par exemple permis de franchir clairement un cap avec les ados et les jeunes adultes. Là où sans doute, je n'avais pas moi-même la bonne posture.

Vous avez intégré le réseau Tôt ou t'art, pourquoi ?

Au début, pour être honnête, on ne voyait que l'entrée billetterie, quelque chose qu'on faisait déjà. Donc on a questionné, comme on le fait naturellement. Mais on a compris que c'était bien plus que ça : la formation, le maillage en dentelles entre les structures médico-sociales et culturelles, l'échange entre les membres issus de nombreux champs d'action. Du coup, on est entré dans le conseil d'administration, ce qui nous permet aussi de partager notre expérience et de mettre notre grain de sel. Faire partie de ce superbe réseau nous permet de prendre de la hauteur, nous qui sommes tout de même très pris par le quotidien. Et puis nous participons de temps à autre aux différents appels à projet, qui nous permettent de

déployer de nouvelles potentialités, notamment avec l'association Adèle de Glaubitz qui œuvre dans le champ du handicap.

C'est quoi le secret ?

Travailler sur son terrain, creuser, penser les actions, échanger (beaucoup), maîtriser son projet, créer un puzzle avec notre programmation et aller y chercher constamment des rebonds pour penser une action culturelle qui ait du sens et qui soit exigeante au regard du projet artistique, faire circuler les publics, penser aux gens en dehors des radars et innover pour rendre son projet toujours plus tangible. Et puis ne jamais estimer qu'on va faire cette action avec un format ou une action mais le repenser constamment. Laisser filer les projets parfois aussi. Nous sommes fiers de voir que maintenant, nous avons des artistes associés partout sur le territoire qui montent leurs propres projets avec des associations ou structures médico-sociales, mais qui ne passent plus par nous. Ou que des initiatives comme les récréations artistiques fleurissent un peu partout en France.

Espace Django
4, espace Kiefer à Strasbourg
www.espacedjango.eu



Un concert à l'espace Django

Photo : Bartosch Salmanski



Sortir, c'est incarner l'ouverture et montrer que le projet appartient à tous.



LE GAS COMME MOTEUR

De mars à juillet 2022 à Strasbourg, la compagnie Actémo Théâtre et Tôt ou t'art ont piloté le GAS, groupe autonome de spectateur·rices, emmené·es par des structures sociales diverses (ALT67, Ville de Strasbourg – Centre médico-social, CSC Fossé des Treize – Côté Gare et Adoma – Pension de famille de la Couronne).

Objectif ? L'autonomisation des personnes accompagnées par ces structures dans leurs choix culturels et leurs pratiques artistiques.



Ateliers de pratique artistique, séances de choix des spectacles suivis, sorties au spectacle, séances d'échanges suite au spectacle pour aiguïser l'esprit critique... Le GAS, sur une idée originale de Gaël Leveugle, metteur en scène de la compagnie nancéienne Ultima Necat, fait des petits et pour cause : ce programme complet, adressé aux bénéficiaires de structures sociales, non seulement implique ces personnes aux parcours parfois cabossés à tous les étages mais déplace aussi les artistes qui l'encadre. À Strasbourg, ce sont Delphine Crubézy et Charlie Droesch Du Cerceau d'Actémo Théâtre qui se sont chargés de son adaptation : mobiliser, animer, faciliter, faire en sorte que le dialogue s'installe, distribuer la parole, questionner... Aurélie Arnould, chargée de gestion et animation du réseau chez Tôt ou t'art, s'est elle chargée de coordonner le groupe. Il y a la face émergée de l'iceberg et tout ce qu'on ne voit pas : prévenir, être présente sur place pour accueillir, faire correspondre les contraintes et envies de chacun·e... Pas une mince affaire quand l'un·e ou l'autre membre du groupe de spectateur·rices se voit parfois happé·e par les obligations du quotidien. Ce jour-là, par exemple, pour la représentation de *Sublime Sabotage*, spectacle seul en scène de Yohann Métay donné à l'Espace K, elles et ils ne sont que six à être au rendez-vous. Ce spectacle, ce sont elles et eux qui l'ont choisi, encadré·es par les deux artistes d'Actémo qui leur ont présenté les plaquettes de saison de structures du coin et ont discuté, ensemble, afin de permettre aux spectateur·rices de faire un choix éclairé. Denise, l'aînée de la bande, discrète et

humble, nous raconte sa vie passée de femme de ménage avant de nous expliquer comment ce choix a été fait : « *On a lu la présentation du spectacle et ça nous paraissait attrayant, et puis, c'est un spectacle humoristique, on voulait voir des spectacles très différents.* » Devant la salle, en attendant l'ouverture des portes, on rit et on se taquine, surtout lorsqu'on constate que Philippe ne sait toujours pas mettre son téléphone sur silencieux, à l'image de sa personnalité, bavarde et attachante. Il se fera d'ailleurs prendre à partie par le comédien lors de la première partie d'un spectacle duquel toutes et tous sortent un peu décontenancés. « *C'était un peu long, même s'il faut le faire quand même, une seule personne sur scène !* » lance Denise, quand Charlie Droesch Du Cerceau anticipe déjà les échanges qui suivront lors de la prochaine séance : « *Je pense que les avis vont diverger, on va avoir beaucoup de choses à se raconter...* » Loin de presser les spectateur·rices à donner un avis qu'elles et ils auront été incapables de formuler à chaud (nous non plus...) dès la sortie du spectacle, iel les prépare à la prochaine séance : « *Il va falloir raconter le spectacle aux absent·es et réunir aussi vos points de vue, vos arguments et vos critiques.* »

Sara, Nasra, Denise, Charles, Naciima, Aurélie, Cédric, Philippe et Charlie devant l'Espace K.

Le spectacle *Sublime Sabotage*



Prendre sa place de spectateur·rices

Lors de la séance suivante, le débrief du spectacle est au programme mais il s'agit d'abord de débloquent la parole et détendre l'atmosphère. Delphine Crubézy a préparé un protocole, un jeu en fait, le wizz : les participant·es forment un cercle et lancent des gestes à une personne membre du cercle qui doit immédiatement y répondre sous peine d'être éliminé·e. Denise, que l'on retrouve à cette occasion, met un peu de temps à comprendre les règles du jeu que les autres participant·es prennent le temps de lui réexpliquer. Une solidarité qui s'est construite au fil des séances où chacun·e a appris à se connaître. Vient ensuite le temps de parler du spectacle que Cédric, Younes, Nourredine et même Delphine Crubézy n'ont pas vu. L'exercice est intéressant car il contraint dans un premier temps celles et ceux qui ont vu le spectacle à faire preuve d'objectivité afin que leurs collègues comprennent l'histoire du spectacle. Afin de fluidifier l'échange, un livre fait office de bâton de parole. Charles, du CSC Fossé des Treize se lance : « C'est l'histoire d'un homme qui raconte son chemin de croix pour écrire un nouveau spectacle, on comprend qu'il prend pas mal de bâtons dans les roues. » Les autres complètent. Parfois difficilement, Denise peine à se souvenir et Charlie Droesch Du Cerceau tente de lui venir en aide : « Pars de toi, des couleurs qui vont te venir, reste proche de toi, ne t'excuse pas quand tu prends la parole... ». Dans le spectacle : deux parties. Une première où le comédien instaure une espèce de complicité avec le public en prenant à partie certains membres. Toutes les catégories présentes en ont pris pour leur grade : les intellos, les citoyen·es... mais surtout les femmes. Puis, en seconde partie, enfin dans le personnage de son histoire, l'homme raconte son retrait de la vie artistique à la campagne et cherche à retrouver le feu sacré passant par une phase égotique, où encore une fois, les femmes feront les frais de son humour. Au cours des échanges, on entendra les mots « ennuï », « violent », « provocation » qui auront mis quelques minutes à sortir... pas toujours simple de légitimer son opinion alors qu'évidemment, toutes se valent.

Loin d'adopter une position moralisatrice ou de sachant·es, Delphine Crubézy et Charlie Droesch Du Cerceau cherchent à accompagner le GAS à mettre les mots sur leurs émotions. C'est Charlie qui commencera à parler iel-même

de ses ressentis, comme pour encourager les autres participant·es à faire de même – c'est d'ailleurs ce que les deux artistes ont souhaité mettre en place : faire partie intégrante du groupe en se replaçant iels aussi en spectateur·rices. Pas de position supérieure. Tous·tes les mêmes. De l'horizontalité.

Le temps de digestion pris par le GAS aura permis au groupe de pointer des problématiques pour le moins actuelles et surtout passionnantes : doit-on nécessairement attaquer les minorités pour faire rire ? Mythe de la virilité, système de domination, responsabilité des artistes... Cet après-midi-là, on parlera de tout, sans fard. Et on prendra note pour les prochains spectacles : il est possible de se lever et de quitter la salle lorsqu'un discours nous choque ou nous agresse. Être spectateur·rice pleinement, c'est aussi refuser de l'être. En fait, c'est ça : « On est en train d'apprendre ce qu'on aime et ce qu'on aime pas », lance Charles. Et qu'un texte dans un programme ne reflète pas toujours la réalité et surtout pas la réalité des ressentis à venir des spectateur·rices. Il faut parfois prendre le risque de la décep-

tion. Et Cédric, d'ajouter : « Moi, je trouve que ce genre de représentations, ça nous éduque, il faut voir le positif et pas seulement la frustration. » Ce qu'on apprend aussi et qu'on constate de notre regard extérieur, c'est qu'un groupe forme un tout, que mêmes celles et ceux qui n'ont pas assisté au spectacle ont ressenti l'agressivité par les mots des autres. L'unité du groupe englobe les avis de tous·tes et l'histoire de chacun·e face à ce spectacle. Prochaine séance ? Comme une passerelle entre ce spectacle et les ateliers de pratique artistique compris dans le programme, le GAS apprendra à travailler sur l'auto-fiction et le clown, comme le dit Delphine Crubézy : « Ou comment apprendre à faire du théâtre avec soi-même. » Apprendre à voir, à dire et à faire, les participant·es semblent apprécier : « Je ne savais pas qu'on pouvait dire tout ça d'un spectacle », termine Denise. Et il y aurait encore tant à dire...

De gauche à droite :
Younes, Charlie, Nourredine,
Cédric et Delphine,
lors d'un échange après spectacle.



Charles tend le bâton de parole
(qui est en fait un cahier...) à Denise.



CE QUE LA CULTURE NOUS FAIT

Photos : documents remis

La culture ouvre le champ des possibles, elle questionne, parfois bouleverse et modifie. Mais que nous fait-elle vraiment ? Pour répondre à cette question à tiroirs, deux interviews étaient nécessaires. Bernard Chouvier, psychologue clinicien et psychanalyste, passionné par le conte (il a publié en 2018, *Le pouvoir des contes*) raconte tout ce que les pratiques artistiques et culturelles font à notre psyché, quand Christophe Pittet, sociologue, animateur du tiers-lieu culturel Dans le ventre de la baleine en Loir-et-Cher, travailleur social et formateur estime que la culture favorise le passage d'un état à un autre pour être et être en lien avec autrui.

Bernard Chouvier

« *L'art permet d'alléger la vie psychique* »



En 2011, sortait votre ouvrage co-dirigé avec Anne Brun *Les enjeux psychopathologiques de l'acte créateur*, à travers un regard porté sur les œuvres de Rimbaud, Nin, Artaud ou Pessoa par exemple. Analyser les effets de la création par le prisme de grand-es auteur-rices, qu'est-ce que cela nous apporte ?

Il y a deux niveaux : regarder comment les grands auteurs ont réussi à trouver une forme de thérapie personnelle par la création et à se dégager de leurs souffrances, parfois de leurs pathologies. Cela nous permet aussi de comprendre le fonctionnement de la psyché humaine et en quoi tout cela peut aider sur le plan thérapeutique en s'appuyant sur les médiations artistiques pour traiter, accompagner et atténuer la souffrance des malades.

Que permettent les pratiques artistiques et culturelles que le soin ne peut pas ?

La pratique artistique courante va développer l'imaginaire et permettre au sujet de se détacher de préoccupations trop engluées dans la réalité ou la

vie quotidienne. Un auteur disait que par rapport à la lourdeur de l'existence, l'art permet d'alléger la vie psychique. L'art permet un décollement des éléments pathogènes.

Et le simple fait de fréquenter des œuvres ?

D'un côté, il y a la pratique artistique que peut faire chacun d'entre nous dans un domaine qu'il affectionne. Et d'abord il faut trouver ce domaine, l'éducation a ce rôle, notamment chez l'enfant. De l'autre côté la fréquentation des œuvres culturelles. Aristote parlait de l'effet de catharsis du théâtre : fréquenter des pièces de théâtre permet la purification des émotions. Et cette espèce de purgation permettait d'alléger les effets pathogènes du quotidien : du travail, des relations humaines...

Vous avez co-dirigé un ouvrage, *Manuel des médiations thérapeutiques*, pouvez-vous définir cette expression ?

Depuis quelques années dans les centres de soin, les lieux de suivi thérapeutique des enfants, les centres médico-psychologiques ou hôpitaux de jour pour adultes et adolescents, on développe les pratiques artistiques mais dans le cadre d'un travail thérapeutique. Ce n'est pas la pratique artistique qui est mise en avant, mais la pratique en groupe et avec un thérapeute. Le travail artistique va médiatiser la vie psychique relationnelle et personnelle pour le sujet souffrant de certains troubles. Ce qui va être important, si on prend l'exemple d'un atelier d'écriture dans un cadre thérapeutique, cet atelier d'écriture va servir de point de départ à un travail qui se fait en lien avec le groupe pour déplacer du repli sur soi. Le thérapeute va orienter l'écriture sur les dimensions qui sont en souffrance. Il

y a donc la médiation thérapeutique et la médiation elle-même, le travail artistique comme la peinture, l'écriture, le dessin ou le conte...

Qu'est-ce qui se joue, psychologiquement parlant, lorsque qu'une œuvre est en pleine réalisation et lorsqu'un travail artistique se termine ?

On parle de décollement créatif, comme si notre esprit se dégageait du rapport au quotidien vers l'imaginaire. Le créateur va trouver un épanouissement en allant vers l'auto-enchantement par la découverte de la création artistique. Dans le cadre thérapeutique, à la fin d'un atelier, on peut faire une exposition de tous les travaux, et même aller jusqu'à la vente des créations qui ont été faites par des patients. Ça c'est une ouverture très riche car il y aura une reconnaissance sociale. Mais cela peut mener à des discussions après : est-ce que les œuvres créées appartiennent au patient ou à l'hôpital ? Il est pour moi évident que l'œuvre appartient au patient. Je crois que c'est important de voir comment l'œuvre est une réalisation et pas un prolongement de la vie psychique du sujet. Cette reconnaissance de l'appartenance de cette création thérapeutique ouvre le côté social.

Quelle est la bonne posture du-de la thérapeute ou de l'éducateur-riche dans un atelier de pratique artistique ?

On ne peut être un bon thérapeute dans les médiations artistiques que si on est engagé dans cette création. Dans ce cas, l'investissement et l'engagement par l'objet créateur vont se transmettre aux patients. Il y a effet réciproque dans l'intérêt de ces pratiques artistiques. On oublie bien souvent l'investissement que les thérapeutes peuvent avoir avec la création artistique elle-même.

Vous parlez d'une différence entre créativité et création, quelle est-elle ?

La créativité est en partage à tous. Il est très important de concevoir que chez tous les sujets, il y a cette potentialité de créer hors de soi des éléments qui sont des prolongements de nous-mêmes. La création désigne un élément plus sélectif qui va faire que seulement certaines

œuvres vont pouvoir acquérir une dimension sociale et universelle et ces œuvres-là n'appartiennent qu'à quelques-uns : les grands créateurs. La création c'est l'universalisation possible de l'œuvre qui va avoir des effets sur de nombreux sujets alors que la créativité peut-être simplement partagée : à soi-même ou avec quelques-uns seulement.

Winnicott parle bien de la nécessité de ne pas enfermer la créativité dans une création réussie ou reconnue, cela parle, il me semble de l'importance de ne pas parler de finalité mais plutôt de processus...

Dans le travail des médiations thérapeutiques, ce qui compte, c'est d'engager un processus de création : partir de la feuille vierge pour construire un texte et ensuite le lire et le partager. Le devenir de la création est moins important que le processus, que le travail qui permet le dépassement de soi, le décollement dans l'imaginaire. Dans le temps de l'atelier, le sujet a pu

produire quelque chose, se sentir ému de ce qu'il a pu faire sortir de ses mains, créer de l'émerveillement dans le groupe parce qu'il a pu exprimer une très forte émotion. En ça, les échanges groupaux ont un effet thérapeutique. Souvent les personnes fragiles n'osent pas se lancer, elles ne s'en sentent pas capables, se dévalorisent. Comment trouver le déclic qui va lui permettre de se lancer dans ce processus ? Par le groupe donc, mais aussi par le thérapeute qui va avoir une fonction d'enveloppement sécurisant pour qu'elles se lancent dans le processus créateur. Si on sait ce qu'on va faire et où on va, on peut se sentir chargé par les difficultés matérielles, par les moyens techniques. La création devient intéressante parce qu'on ne connaît pas le résultat, il y a cette surprise fondamentale que peut nous donner la rencontre avec les mots, avec la matière, on va prendre du plaisir dans le dépassement des résistances du matériau.

Comment rêvez-vous le monde ?
Je rêve le monde par l'art, c'est ce qui m'exalte le plus. L'art m'enchanté tous les jours, par une pratique constante personnelle mais aussi par le biais de ma profession de psychologue clinicien. Il me permet de tourner autour du mystère de la compréhension humaine et nous ne sommes pas arrivés au bout de la compréhension de cette énigme qu'est la création. C'est une Recherche permanente et c'est cela qui m'anime.

Christophe Pittet

« La culture est une manière de relier les humains entre eux »



Pourquoi vous êtes-vous intéressé aux pratiques artistiques ?
A travers la photographie que je pratique, j'ai moi-même pu faire l'expérience des effets qu'avait cette pratique sur ma propre trajectoire sociale : la possibilité de découvrir des horizons différents, de faire connaissance avec des univers, de prendre conscience de la complexité des sociétés que je traversais en tant que voyageur et photographe. Les pratiques artistiques contribuent à développer son imagination, sa créativité, sa sociabilité, à élargir les cadres dans lesquels les personnes vulnérables sont, notamment dans une vie restreinte et étroite. Parce que les déterminants sociaux, le revenu, le cadre de vie, les conditions économiques, les possibilités d'accès à l'emploi, sont des facteurs qui réduisent les possibilités.

Quelle est l'importance des actions des travailleur-euses sociaux-ales ?
Tout travailleur social est à l'interface entre l'individu en situation de souffrance et la société, il est un intermédiaire. Lorsqu'on est en situation de perte d'autonomie, il faut pouvoir compter sur quelqu'un qui n'est pas dans la même situation, se reposer sur un regard extérieur qui a des clefs de compréhension, qui a une bonne compréhension des problématiques psychosociales, qui va faire réfléchir sur une situation donnée. Le travailleur social va soutenir la réflexion de façon à ce que la personne puisse trouver des ressources, accéder à des **droits**. L'accompagnement individualisé vient répondre aux difficultés rencontrées et construire un rapport de confiance.

Que créent les situations de vulnérabilité ?

Toute situation de vulnérabilité est une atteinte possible à l'identité, vous êtes dans une forme de perte et cette perte-là peut affecter votre estime, votre confiance en vous vis-à-vis des autres. Ces situations de ruptures sont déstabilisantes et peuvent altérer le lien social et provoquer un phénomène de distance et d'isolement, un sentiment de honte. Lorsqu'on n'est plus en mesure de faire face, on se replie dans cette société du XXI^e siècle notamment marquée par l'entrepreneuriat de soi. Le mérite de nos réussites revient à l'individu, comme son échec. Les facteurs externes qui influencent les trajectoires individuelles sont peu pris en considération dans cette idéologie. L'idée du collectif est réduite.

Dans ces situations, vous parlez de l'importance de créer « un espace transitionnel »...

C'est une idée qui est née de mon travail en prison avec des femmes étrangères menacées d'expulsion. Nous avons mis en place des ateliers de photographie, un projet qui participe à envisager la sortie de la prison. Il s'agit d'aménager une relation médiatisée par la photographie. Quand je parle d'espace transitionnel, j'en réfère à Winnicott qui parle d'objet transitionnel, le doudou, un objet *secure* qui rappelle l'image de la mère. J'ai étiré le concept pour le mettre dans un cadre pratique. Dans cet espace transitionnel, comment explore-t-on d'autres univers tout en se sentant en sécurité ?

D'où l'importance des pratiques artistiques dans cet espace...

Ou de tout autre objet permettant un sentiment de sécurité. Cela renvoie à la question de la spécificité des objets dans le cadre de cette transition : la sculpture pour travailler le sensori-moteur, la photographie pour changer de cadre, la danse pour évoquer le mouvement... Ce sont des moments où la personne va pouvoir ef-

fectuer un trajet avec un horizon de sens qui ne soit pas surjoué en termes de promesses, qui lui permettent de se projeter.

À quoi, globalement, participent la création artistique et la culture ?

Fondamentalement à rien car on ne répond pas à des besoins primaires. Une œuvre d'art nous renvoie à des symboles, à des mythes, à des imaginaires dont on n'a pas forcément conscience. La culture est une manière de relier les humains entre eux par différentes représentations du monde qui permettent de nous connecter à une histoire, d'avoir accès une actualité du monde dans lequel on vit.

Dans ce cadre, il y a l'identité attribuée et l'identité choisie, comment les pratiques artistiques permettent-elles de nous définir nous-mêmes parmi les autres ?

L'identité attribuée, c'est celle, par exemple, d'être assisté socialement, d'être en échec, dépendant, l'investissement dans les pratiques artistiques favorisent la possibilité d'une inversion du stigmaté et de pouvoir se déterminer, de s'identifier à partir d'actions menées, de choisir son identité. Dans le cadre de pratiques artistiques, on peut se saisir de moyens pour affirmer une identité plus personnelle, moins négative.

Comment ces pratiques valorisent-elles les individus ?

L'enjeu c'est de pouvoir rejoindre un lieu où se vivent des choses différentes. Pouvoir s'intégrer dans un programme, c'est déjà un enjeu, ensuite c'est de pouvoir prendre le risque de la découverte, puis d'y prendre du plaisir et de constater que ça produit des effets positifs. Le premier trajet c'est celui que la personne fait intérieurement pour elle-même ; ce sont des petites réussites qu'il s'agit de reconnaître. L'éducateur est le témoin de cette évolution. Les pratiques artistiques peuvent générer des expositions, des événements,

Droits humains fondamentaux
Énoncés dans la Déclaration universelle des droits de l'Homme, adoptée par l'Assemblée générale des Nations Unies en 1948, dans le contexte de l'après Deuxième Guerre mondiale, ces droits sont universels à tous-tes les humain-es. Ils vont des droits les plus fondamentaux, comme le droit à la vie, à ceux qui rendent notre vie digne d'être vécue, comme les droits à l'alimentation, au logement, à l'éducation, au travail, à la santé et à la liberté.

des représentations publiques qui participent à renforcer l'estime et la confiance. Les pratiques artistiques, c'est aussi s'inscrire dans un groupe, être conscient des autres, entrer en relation, se sentir respecté, reconnu, ce peut être aussi rencontrer des gens hors de l'institution, se nourrir autrement et bénéficier de l'expérience des autres.

Comment adapte-t-on une pratique artistique à un groupe social ?

Il faut d'abord que les personnes puissent se sentir à l'aise avec l'objet culturel ou artistique en question pour l'expérimenter face au regard des autres. En tant que travailleur social, je dois pouvoir moi-même être capable de le faire (ou de déléguer !) ou avoir une connaissance technique. Le médium dépend de ce qu'on vise, il faut un support adapté, certaines personnes peuvent se sentir infantilisées face au dessin par exemple, pour les ados on va essayer de trouver quelque chose qui soit proche de leur univers... Et il ne faut pas attendre de résultats quantifiables, pas de retour sur investissement : on ne fait pas du commerce avec le travail social. Travailler sans enjeu économique facilite la création du lien. Il n'y a pas qu'un seul chemin, pas une bonne manière de faire, il y en a plusieurs mais la démarche volontaire reste essentielle.

Comment rêvez-vous le monde ?

Je le rêve beaucoup plus égalitaire, beaucoup plus juste, moins clivé. Ce XXI^e siècle est marqué par la rationalité instrumentale : tant que vous m'êtes utile, vous comptez pour moi... Si ce n'est plus le cas, alors le lien se défait car il n'est plus rentable. Il faut se dépendre de ça, arrêter la marchandisation des relations. Je crois à la portée du dialogue, à la convivialité, à l'ouverture, à la prise de risque dans la relation et cela demande de la volonté et du courage !

LA PRATIQUE ARTISTIQUE POUR QU'ELLE CHANGE

Peindre, dessiner, écrire, photographier... découvrir ensemble. La rencontre culturelle passe aussi par le faire soi-même. Recourir à la créativité et à la création partagée pour mieux se connaître, enclencher la discussion et entamer, pourquoi pas, un parcours culturel...

Utilisés comme un moyen d'**accompagner la découverte des œuvres** et de **préparer aux sorties culturelles**, les ateliers de pratique artistique proposés aux personnes accompagnées peuvent également être organisés dans un **projet de création partagée** ou dans l'optique de réaliser un support artistique pour **marquer un événement** initié par une structure sociale ou à l'échelle d'un territoire. Le GEM L'Azimut à Haguenau a par exemple réalisé une vidéo pour accompagner son déménagement, quand le GEM Renâître de Sarre-Union, a, lui, entouré la création d'un kami-shibai (technique de contage d'origine japonaise basée sur des images qui défilent dans un théâtre en bois) pour sensibiliser les enfants et les habitant-es du territoire aux enjeux climatiques. La compagnie Hanatsu Miroir a créé un spectacle de musique et de danse pour sensibiliser aux violences conjugales, après plusieurs ateliers menés avec un groupe de femmes.

Si nous savons qu'à titre individuel ces ateliers renforcent, entre autres, la **confiance et l'estime de soi** et développent le goût de l'effort, il est aussi important de souligner les résonances puissantes qu'ils peuvent avoir pour l'ensemble des parties prenantes (artistes, éducateur-rices, personnes accompagnées, médiateur-rices, accompagnateur-rices, bénévoles, familles, élu-es...) et pour le collectif. Certaines structures du réseau Tôt ou t'art se questionnent sur l'organisation d'ateliers de pratique artistique, en inventant des **formats et modalités au sein de différents lieux**, afin de rencontrer le plus grand nombre et de favoriser la mixité.

En 20 ans d'existence et à travers l'appel à projets Tôt ou t'art, les membres du réseau ont pu expérimenter et tirent ainsi quelques conclusions :

- **Temporalité** : de 2h à une centaine d'heures, avec dans la plupart des cas de 3 à 5 ateliers concentrés sur un ou deux mois.
- **Discipline** : toutes les disciplines artistiques sont explorées, avec une forte récurrence des ateliers autour de : l'écriture, le théâtre, la photo, la vidéo, la danse, la musique et les arts plastiques, mais aussi le mapping, le land art, la poterie. Lors de ces ateliers, des artistes intervenant-es proposent de découvrir une démarche artistique et de l'expérimenter.
- **Lieux** : une première rencontre est souvent organisée dans la structure sociale pour inviter ensuite les personnes dans les lieux culturels.
- **Finalité** : dans la plupart des cas, une restitution ou un objet artistique est réalisé à l'issue des ateliers, mais artistes intervenant-es et travailleur-euses sociaux-ales insistent sur la nécessité de laisser le groupe en décider.

→ **Coopération** : les ateliers sont souvent organisés dans une collaboration tripartite : artiste intervenant-e, structure culturelle qui accueille et propose de découvrir une œuvre et la structure (médico-)sociale.

Les professionnel-les des champs culturel et social relèvent l'importance de la présence des travailleur-euses sociaux-ales en tant que participant-e et la nécessité de dérouler un programme à partir des **envies des personnes**, de les laisser pratiquer par elles-mêmes, de créer les **conditions de sécurité physique, affective et morale** nécessaires à l'expérimentation de soi, de son rapport à l'autre et de **l'expression de son identité culturelle**.

La singularité des expériences, des vies, des rencontres et des émotions de chacun-e, se traduit à travers l'expression artistique et forme l'opportunité d'une relation nouvelle à l'autre, avec soi et parfois avec un sujet ou un lieu. Une dynamique d'interactions vertueuse, qui, au regard des droits culturels, nous encourage à (re)donner des capacités non pas uniquement aux personnes accompagnées et aux travailleur-euses sociaux-ales et culturel-les, mais à toute personne engagée dans une pratique artistique collective.

Enfin, organiser un atelier de pratique artistique c'est aussi s'interroger sur :

- **La participation**, qui peut devenir contributive et exemplaire dans la prise en compte de la parole de tous-tes et des décisions à prendre.
- **La mixité des participant-es**, qui semble incontournable pour abattre les barrières de l'exclusion
- **La sortie de l'institution**, qui, lorsqu'elle est possible, permet d'investir le territoire et ses possibilités.
- **L'ouverture des institutions**, qui permet le mouvement inverse.

En nourrissant ces réflexions, il est possible que nous puissions contribuer à l'évolution des pratiques des structures culturelles et sociales, au développement de valeurs partagées, et, peut-être, à la construction de nouveaux modèles de société...

Identité culturelle

L'expression est comprise comme l'ensemble des références culturelles par lequel une personne, seule ou en commun, se définit, se constitue, communique et entend être reconnue dans sa dignité.

(Source : art 2.b de la Déclaration de Fribourg)

Abdou Ndiaye & Mikail Baba Vidéastes

À eux deux, ils pourraient former une société de production à elle toute seule. Depuis les débuts du projet de web-série Au pied 2 ma tour, concentré sur le quartier d'Hautepierre et coordonné par La Maison des Ados, les JEEP d'Hautepierre, Horizome et Kapta, ils ont tout appris et sont capables de tout faire. S'il y avait bien sûr déjà des prédispositions audiovisuelles (« On a toujours été dedans ! » « On était autodidacte. »), ce projet leur a permis d'aller plus loin. Écriture de scénario, repérage, cadrage, coordination, production, montage, communication, jeu, demandes de subvention... Ils savent tout faire et ne parlent que de ça : un tournage la veille, un autre après notre entretien, ce qu'il reste à monter pour boucler Au pied 2 ma tour. Ce qu'on note, c'est la posture idéale de Kapta, l'entreprise audiovisuelle qui les accompagne depuis le début : Vincent Viac leur donne accès à son studio à la Meinau (où la photo a été prise, ce sont

eux qui ont choisi de se faire tirer le portrait ici), les aiguille, participe avec son équipe au tournage et au montage, mais surtout, les a rendus totalement autonomes et les laisse entièrement maîtres de leur décision. « Il nous a tout appris, il nous a beaucoup encouragé à regarder des films aussi pour construire notre culture cinéma », nous confie Mikail. En septembre 2019, tout commence et Abdou témoigne : « Ce qui est génial c'est d'avoir eu un projet où on m'a donné l'opportunité de démontrer ce que je savais faire et où on m'a donné les moyens de grandir en même temps. Quand je revois le premier épisode, je vois qu'il y a eu une sacrée évolution avec les épisodes qui ont suivi ! » Ils avaient 16 ans, aujourd'hui ils en ont 20. Depuis, Abdou et Mikail parlent de leur expérience dans leur quartier, dans des collèges aussi et ils sont très fiers de pouvoir répondre aux questions des jeunes, d'incarner des modèles et de montrer que « rien n'est impossible ».

Sept épisodes sont presque dans la boîte et seront diffusés à partir du printemps 2023 pour leur laisser le temps de coordonner la post-production et la communication. Entre-temps, ils ont déjà projeté quelques images ici ou là, à l'UGC Ciné Cité ou à Hautepierre en plein air notamment : « À chaque fois, on a rempli les salles. Ça fait plaisir de voir que nos visions sont suivies et respectées », s'enthousiasme Mikail. Dans cinq ans, ils se voient professionnels, Abdou rêve de Los Angeles, son « but ultime » et Mikail recherche une formation en gestion d'entreprise pour pouvoir créer sa boîte de prod'... Comme quoi, les projets pensés sur le long terme avec un accompagnement précis peuvent déboucher sur de vrais projets professionnels...

À suivre sur YouTube et Facebook :
 Au pied 2 ma tour



Frédéric Schultz Éducateur spécialisé



Le groupe est indissociable de l'accompagnement individuel.

Un engagement pareil entièrement tourné vers l'humain et l'honnêteté, on ne peut que le remarquer... Pendant 17 ans, Frédéric Schultz a travaillé avec des adultes notamment en situation d'addiction aux Hôpitaux Civils de Colmar. Fervent défenseur des pratiques culturelles et artistiques, il a rédigé un mémoire sur le sujet, « Comment mutualiser les moyens pour développer les pratiques artistiques au service des plus jeunes ? », qui signe aussi un léger virage de carrière puisque "Fred" travaillera dorénavant dans l'aide sociale à l'enfance : « J'ai compris en ac-

compagnant des adultes que beaucoup de choses se jouaient durant l'enfance, il est temps d'y travailler », dit-il. Mais de manière générale, il croit fort en la culture, lui qui raconte avoir vécu une révolution lorsqu'il a lu le Shining de Stephen King à 13 ans : « Quand je vois comment la culture a éveillé ma pensée, je me suis mis à réfléchir différemment : c'est un levier trop riche. Je constate que les personnes que j'ai accompagnées au musée, aux spectacles ou lors d'ateliers sont toujours reparties mieux qu'en arrivant. La culture c'est le respect de l'autre, l'ouverture sur

le monde, l'apprentissage d'un autre langage, c'est se reconnecter à soi et à nos émotions, c'est retrouver confiance en soi. » Mais pour arriver à ça, chacun-e a ses astuces, pour Frédéric Schultz c'est avant tout le groupe qui est pour lui « indissociable de l'accompagnement individuel ». Préparer et faire les sorties ensemble, créer quelque chose ensemble, forcément ça fait quelque chose à la sociabilité, « ça prépare à l'autonomie ». Il considère que les sorties et les ateliers doivent sortir de « l'occupationnel », être pensés et choisis en amont, avec ses bénéficiaires. Il croit aussi à la force de l'accompagnement lors de moments délicats : au tribunal, chez le juge des tutelles, pour porter plainte. Fred dépasse le cadre, parce que c'est ça que demande le travail avec de l'humain : « La question de confiance est centrale, c'est un positionnement personnel. Je n'hésite jamais à rentrer dans le lard des patients s'ils ne sont pas corrects, tout comme je les encourage à être honnête avec moi. » Toutes et tous dans le même bateau.

TOUT CE QU'ON NE VOIT PAS

Photos : Elsa Loeffel

Un travail collaboratif et une résidence. La face cachée de la lune est un projet réunissant Tôt ou t'art, l'Espace européen Gutenberg et le studio de design graphique nûn. Plusieurs groupes de personnes non ou mal-voyantes ont pu, au cours de divers ateliers, découvrir les outils, écrire, imaginer – le tout se concrétisant en un ouvrage racontant tout ce qu'on ne voit pas.



Dune Cherville et un membre de l'association ApiDV.

Ce jour-là ce sont les membres de l'association ApiDV qui sont installés autour de la table pour un atelier d'écriture mené par Dune Cherville, audiodescriptrice de renom, et entouré par The Blind, artiste en résidence à l'Espace européen Gutenberg et par le studio graphique nûn. Nous en sommes ressortis bouleversé-es. Parce qu'il nous a fait prendre conscience de toutes les facettes du handicap visuel : sentir la lumière, la voir poindre un peu sous le voile, avoir vu au début puis avoir tout perdu ou presque et devoir se construire avec ça, les stratégies de compensation, le côté stigmatisant de la canne, vouloir échapper au statut d'handicapé avant finalement de l'accepter, voir autrement... On entendra : « De toute façon, le regard des autres, je m'en fiche, je ne le vois pas. » Clac. La lutte, l'acceptation, la force aussi qui se dégage des témoignages laissés subtilement au cours de l'atelier... On réalise aussi la rareté des moments où les personnes voyantes, mal-voyantes ou non-voyantes se croisent ; ce genre de moments qui permettraient pourtant de mieux se comprendre, de mieux appréhender la diversité de perceptions du monde. On se prend à rêver à grande échelle d'expositions, de séances de cinéma, de concerts partagés et adaptés, tout le temps, ce serait bien, non ? « Grâce à ce public, j'ai appris à voir autrement, confirme Dune Cherville qui se décrit comme une restauratrice d'images, comme traductrice. *Je ne me considère pas comme une prof quand je mène ce genre d'ateliers parce que je sors moi aussi de ma zone de confort. Faire ce travail c'est faire le lien avec les fêlures qu'on a tous dans nos vies.* » Pour The

Blind, même sensation : « *On met en place une humilité face aux vécus de ces gens, face au pouvoir d'imagination très fort qu'ils ont. J'apprends toujours plein de trucs et suis souvent surpris...* » Et à Strasbourg, entre les murs du 5^e Lieu, tout a commencé avec l'écoute de morceaux évoquant la lune. Dune Cherville demande aux participant-es de décrire ce qu'ils et elles imaginent, là où les notes de musique les emmènent, comme s'il y avait une vie derrière la lune, imperceptible. Chacun-e se fait sa petite histoire et la raconte. Plus tard, des petits poèmes seront écrits, ils viendront ponctuer un livre dont le fil rouge sera la lune, le blanc et le noir, deux faces d'une même histoire : le braille pour la face cachée, une face visible pour les voyant-es. Mais Daniel, l'un des participants nuance : « *On dit toujours qu'on est dans le noir, mais on est plutôt dans le gris.* » Il y a souvent débat car les points de vue et affects des participant-es face à la cécité ne sont pas les mêmes : l'éventail des handicaps et de ses perceptions est grand. Alors les discussions s'affinent. The Blind, pour démontrer les possibilités de formalisation parle de mettre en couleurs une image avec des mots, avec du braille. Il s'agit de tenter de dessiner et d'écrire autrement, comme l'artiste le fait lui-même dans sa propre pratique qu'il décrit comme de la « *création de graffitis pour aveugles* ». Marielle De Vaulx de l'atelier nûn propose que la page centrale du livre se déploie, comme un accordéon où s'exprimerait la diversité des ressentis, puis fait toucher aux participant-es des feuilles de papier afin de choisir celui qui composera le livre. Comment les arts graphiques peuvent aussi don-

ner accès à la culture ? Tout au long de l'atelier, il s'agira de trouver des astuces pour raconter une histoire, sans voir, de formaliser une face cachée grâce à des trouvailles graphiques. Les questions soulevées sont infinies... La particularité de cet atelier c'est qu'il est mené et encadré par différentes structures et différentes personnalités : Tôt ou t'art, l'Espace européen Gutenberg, nûn, Dune Cherville, The Blind, les associations et membres du réseau Tôt ou t'art concernées... Ça en fait du monde. Laurine Sandoval de l'Espace européen Gutenberg raconte : « *C'est davantage une expérience humaine, je crois que c'est comme ça qu'il faut voir les choses. Il y a eu la rencontre entre The Blind et nûn, The Blind et nous, ça a fait boule de neige et a donné lieu à des visio pour s'interroger sur le contenu des ateliers. Mais on voulait faire avec les personnes, "construire avec" ça fonctionne toujours mieux, pourtant les institutions et soutiens nous demandent systématiquement un projet écrit, bien défini.* » The Blind complète : « *Depuis le début de l'aventure, ce ne sont que des rencontres et des tonnes d'échanges. Je suis venu pour rencontrer les personnes qu'on voulait viser, j'ai donné des conférences pour présenter mon travail... Finalement l'atelier en lui-même, c'est 10% du travail. Tout ça prend du temps.* » Un temps précieux qui détermine souvent la pertinence de la proposition artistique. Tout ce travail qu'on ne voit pas, tous ces échanges qui servent à proposer des contenus exigeants. La face cachée de la lune, on y revient...

www.apidv.org
espace-gutenberg.fr
www.nundesign.fr
www.facebook.com/yarienavoir
audiodescriptionfrance.wordpress.com

BOUGER



LE CORPS

Tout a commencé avec l'appel à projet 2021 de Tôt ou t'art « 20 ans – changement de regard », les premiers rendez-vous avaient été enclenchés, deux séances avaient eu lieu et patastras le Covid... C'est finalement du 14 au 28 mars 2022 que l'atelier Danse et Costume – Créer un maillage de cultures, a vraiment démarré, réunissant les forces de Pole-Sud, de la couturière Marion Hulot, de la danseuse et chorégraphe Cathy Dorn et des associations SOS Femmes Solidarité et Caritas.

Ce jour-là, l'heure du bilan a sonné. Ces moments, précieux pour toutes les parties prenantes d'ateliers de pratique artistique permettent de prendre du recul de manière collective et d'imaginer une suite basée sur les enseignements des premières séances. Là, c'est sûr, avec le Covid, l'organisation a dû être plusieurs fois revue mais c'est davantage l'implication des bénéficiaires qui taraude Pascale Brenckle, chargée des relations publiques, du secteur social et du développement territorial pour Pole-Sud : « Cet atelier a été imaginé pour des femmes aux parcours compliqués qui ont soit vécu des violences ou qui sont en insertion. De fait, sur l'année qui a été très mouvementée et où l'atelier a finalement été décalé en 2022, on a perdu le lien avec certaines femmes qui ont retrouvé un travail, raconte-t-elle. En mars, tout a été concentré sur une quinzaine de jours pour justement garder le lien, mais on ne peut jamais empêcher les soucis de dernière minute liés à la garde d'enfant par exemple. Mais ça, on a appris à l'accepter. » Différentes étapes préalables ont été essentielles : d'abord, la rencontre des femmes au sein de SOS Femmes Solidarité pour présenter l'atelier, discuter, prendre la température et dans un second temps, la visite du théâtre et la rencontre avec l'équipe artistique. Stéphane Maisch, éducateur qui s'occupe de l'hébergement au sein de l'association, reconnaît que ces moments sont précieux : « On est beaucoup dans l'accompagnement individuel et de fait, on a du

mal à créer le collectif, à créer du lien, à sortir du quotidien de l'association. On manque clairement de temps. Sur ce genre de projet, c'est parfois difficile de mobiliser les femmes qui sont prises dans des difficultés immédiates – certaines viennent de quitter le domicile et un conjoint violent –, mais on constate clairement les bénéfices : ça leur permet de reprendre confiance en elles dans un cadre sécurisant. » Car l'atelier a été mené en non-mixité pour que les femmes puissent se sentir totalement libres. Ce qui a aussi été important au cœur de cet atelier construit autour du spectacle Mailles de Dorothée Munyaneza, c'est l'intrication entre la couture et la danse, entre l'intervention de Marion Hulot, couturière et Cathy Dorn, danseuse et chorégraphe, les deux sont au diapason : « Sur un temps aussi concentré, rajouter la création d'un costume relativement simple, c'était sans doute trop ambitieux, même si le costume et les accessoires permettent toujours aux femmes de révéler leur identité sans trop montrer d'elles-mêmes. » Robes en tissus, éventails et parapluie ont ainsi permis à Alma, Edliva, Eglantina, Flora, Ilirjana, Laura, Liljana, Madina, Mathilsa, Soumeta, Varduhi et Zahra, femmes accompagnées par les associations SOS Femmes Solidarité et Caritas de prendre confiance, d'aller plus loin dans les gestes et d'exprimer leur créativité dans la création d'une robe. Puis, la danse a commencé. Cathy Dorn raconte : « Tout le monde a un corps, tout le monde peut bouger, mais déclencher le mouvement de-

mande de s'intéresser aux histoires des femmes. Là, je me suis rendu compte que trois femmes étaient Arméniennes, ça m'a donné envie de les faire travailler sur les danses de leur pays, pour elles, ça a été super de partager leur culture. Elles ont défilé, ont dansé seule au milieu des femmes, se sont lâchées, on a créé des tableaux vivants. » Le tout avec la difficulté de la barrière de la langue, Cathy complète : « On a passé beaucoup de temps à ressentir les choses, ce qui n'est pas plus mal quand on parle de danse... » Sur cette action, comme sur d'autres, nombreuses, imaginées par Pascale Brenckle de Pole-Sud, l'ambition est toujours d'aller plus loin, de créer des formats qui touchent et retentissent, toujours en lien avec le projet artistique du lieu. « Mais quand on entend ces phrases, que j'ai notées : "J'aime tourner", "J'aime danser avec les hanches", "J'aime tout danser, j'aime tout, j'aime vous", on a la sensation d'être justes. » Pour les prochains ateliers, Pole-Sud imagine notamment de mettre en place une garderie en marge des ateliers pour faciliter l'implication des femmes.

www.pole-sud.fr
www.sosfemmessolidarite67.org
www.caritas-alsace.org

DANS TOUS LES SENS

Photos : documents remis

Membre du réseau Tôt ou t’art, le Parc naturel régional des Vosges du Nord anime spécifiquement une politique d’accompagnement au patrimoine pour les publics en situation de handicap et se montre particulièrement volontaire en matière de médiation culturelle en inventant des outils pédagogiques et des événements dédiés – notamment Éveil des Sens. Entretien avec Michaël Weber, président du Parc naturel régional des Vosges du Nord, de la Fédération des Parcs naturels régionaux de France, conseiller régional Grand Est et maire de Woelfling-lès-Sarre-guemines.

Pourquoi et quand avoir créé un service de médiation culturelle au sein du Parc naturel régional des Vosges du Nord ? Que reflète ce choix ?

Au moment de sa création en 1994, les élus du Parc ont souhaité la création d’un service de conservation mutualisée afin de mettre en commun des compétences pour que les musées et les sites d’interprétation puissent bénéficier d’une véritable expertise technique quant à la conservation du patrimoine. De nombreux projets muséaux mais aussi scénographiques ont ainsi pu émerger grâce à ce dispositif, qui permettait également à certains petits établissements d’obtenir l’appellation « Musée de France ». L’inventaire et le récolement des collections sont mis en œuvre avec des outils communs (logiciel, base de données, portail des collections, méthode de travail). Rapidement pourtant, au début des années 2000, l’idée a émergé d’adjoindre un service des publics qui se consacre plus spécifiquement à la médiation auprès des publics, notamment les enfants pour renforcer l’accueil des familles puis quelques années plus tard, des personnes dites “empêchées”. Ainsi sont nés des outils pédagogiques, les Amuse-Musées, Éveil des Sens et aujourd’hui Les Petites histoires des Vosges du Nord.



Quelle est l’importance pour le Parc des Vosges du Nord de se saisir pleinement de la question du handicap ?

Le territoire du Parc des Vosges est essentiellement rural. Il faut donc qu’il y ait une forme de solidarité qui puisse bénéficier aux plus fragiles. Le degré d’empêchement est variable d’une personne à l’autre, par exemple, une personne portant des lunettes peut aussi être “mal voyante” et apprécier des caractères plus gros sur un panneau ou une étiquette. Chacun a

ses propres limites, elles sont parfois provisoires car liées à un accident, une opération. Les aménagements pour personne à mobilité réduite dans certains cas, servent aussi aux mamans avec leur poussette. Donc le public empêché est bien plus large que celui des simples porteurs d’une carte handicapé, d’autant qu’il y a plein d’handicaps qui ne se voient pas.



L’opération Éveil des Sens a ainsi été créé, comment cette idée a-t-elle émergé et comment a-t-elle été mise en œuvre ?

Avant même la mise en place d’Éveil des Sens plusieurs actions de mise en accessibilité ont été mises en œuvre par le Parc. Le réseau existe depuis 2015, il a pour but de fédérer une vingtaine de structures autour de la question de l’accessibilité aux sites touristiques. L’opération comportait jusqu’en 2020, une partie événementielle concentrée sur la période d’octobre, mais également la promotion d’activités accessibles tout au long de l’année réalisées auprès de structures médico-sociales.

Comment avez-vous fédéré ces structures ?

Même si les thématiques des équipements peuvent varier, toutes les structures ont une chose en commun : la volonté de partager. Faire des actions en réseau donne plus de visibilité aux petites structures à travers une communication commune. Partant de ce constat, fédérer n’a pas été un réel problème. Naturellement, il y a sur certaines des structures des contraintes plus fortes qui pèsent : la configuration des lieux, la baisse de l’engagement bénévole.

Des associations, structures médico-sociales, notamment des ehpad y sont associés, faire se rencontrer les champs culturel et social, au fond, pour quoi faire ?

Parce que faire société c’est cela. C’est créer des liens entre les anciens et les plus jeunes par exemple. Cela a d’ailleurs été le sens des Micro-résidences que nous

avons menées cette année et notamment au Musée historique et industriel – musée du fer à Reichshoffen, mais aussi au Musée de l’image populaire à Pfaffenhoffen et à la Citadelle de Bitche. L’idée était de croiser la mémoire des anciens par rapport à un lieu, une ville et les impressions des enfants. Bien sûr dans sa mise en œuvre, le projet n’a pas pu aller jusqu’au bout de la démarche qui était le contact direct entre les personnes âgées et les élèves au cours de séances de transmission. Cela les restrictions sanitaires l’ont empêché. Néanmoins les différentes micro-résidences ont fait l’objet de belles restitutions en extérieur, pleines d’émotions.

Il semble aussi important pour vous de refaire des lieux de culture, des lieux de vie, de convivialité, d’expérimentation, est-ce aisé de faire bouger les choses et qu’est-ce que cela implique politiquement ?

Faire des lieux de culture des lieux de vie est une priorité. Surtout après deux ans de quasi fermeture et une reprise pour l’instant assez timide. Il faut que les musées et les sites d’interprétation soient des endroits désirables, montrer qu’apprendre sur son héritage culturel, qu’apprendre tout court est une joie. La rencontre du savoir et de l’autre enrichit, nourrit l’homme et l’humanité. La découverte d’un patrimoine, du beau, d’un paysage est un plaisir.

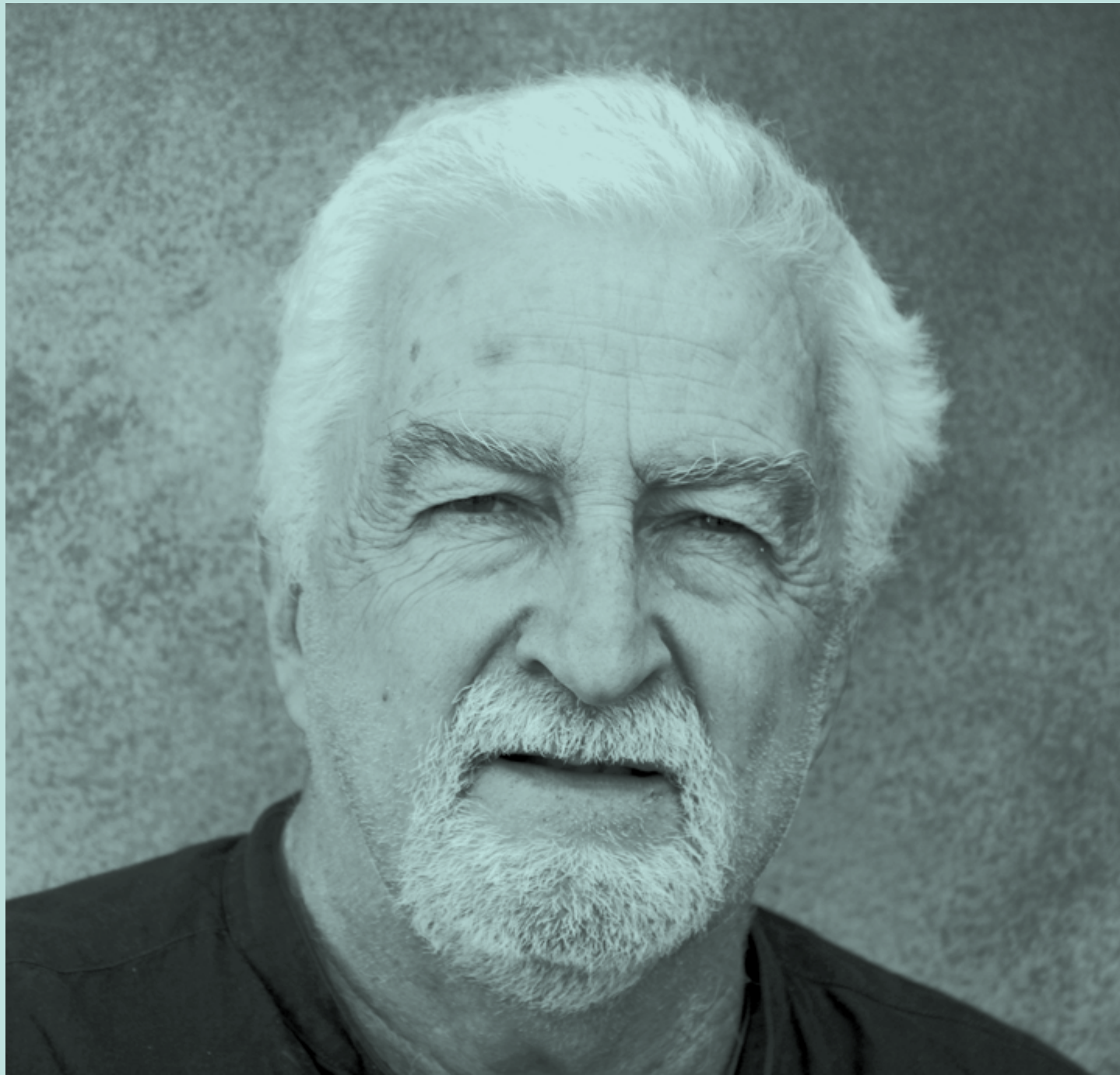
Lorsque l’on entame une action comme hier les Amuse-Musées ou aujourd’hui Les Petites histoires, on attend toujours un succès quasi immédiat, comme une sorte d’épiphanie. C’est oublier que dans la réalité, il faut parfois un temps moyen pour les installer auprès du public. Les réflexes s’ils sont rapides à

perdre, sont souvent plus long à prendre. Le temps devant les écrans a augmenté considérablement, c’est parfois du temps que le public ne prend plus à se déplacer pour aller « voir » un site culturel comme un musée.

Quel bilan pour ce programme aujourd’hui ?

Puisqu’aujourd’hui les grands principes de l’accessibilité semblent acquis ou du moins compris, par les différents acteurs du Parc, que des mises en accessibilité ont déjà été réalisées, il est peut-être temps d’attaquer la question des freins persistants et objectifs à la visite. Qu’est-ce qui fait qu’une structure peut se déplacer, une autre non. Lacunes dans la diffusion de l’information ? Incapacité du transport des personnes ? Il y a peut-être une approche très pragmatique à adopter en intégrant cette fois à la réflexion les structures spécialisées ou médicalisées elles-mêmes. Quel accompagnement pourrait apporter le Parc dans cette démarche, ce sont des questions de fond. Un chantier pour les années à venir. Il faut sans cesse remettre le travail sur l’établi...

www.parc-vosges-nord.fr



INTERVIEW

Jean-Pierre Chrétien-Goni

« *Il n'y a pas
de politique sans
imaginaire* »

Photos :
document remis

Jean-Pierre Chrétien-Goni est au croisement de tout. Après des études d'ingénieur, il est attiré par la psychologie et la philosophie et tombe dans l'étude de la politique éthique avant de découvrir le théâtre et d'en être si « *sidéré* » qu'il devient auteur, metteur en scène et acteur. Plus tard, l'anthropologie de l'art et de la culture devient son domaine de recherche, fouillé au sein du laboratoire DICEN et mis en pratique dans le tiers-lieu qu'il a fondé, Le vent se lève. Car il ne peut pas penser sans faire. Que ce soit en prison, dans les hôpitaux psychiatriques, dans les ehpad, les quartiers ou les foyers de migrants, il va là où les gens sont et encourage les créations collectives. Au fond, c'est l'humain qui l'intéresse.

Qu'est-ce qui vous passionne dans l'éthique et le théâtre ?

Dans le théâtre, la question de l'autre s'impose car c'est un art qui, par essence, est collectif, qu'on fait dans la relation. La question éthique suppose des règles: comment se comporter avec les autres et avec nous-même, elle pose la question du respect de la dignité des autres, on n'est pas dans la passivité. Dans le théâtre ou l'éthique, il y a une dimension individuelle et collective qui, à mon sens, doit être engagée, d'autant plus aujourd'hui. Il n'y a pas de politique sans fondement solide discuté collectivement. Pour moi, il faut penser et mettre en œuvre, au sens propre, et le théâtre m'est apparu être l'endroit où peuvent se tenter ces expériences puisque qu'il permet d'aller à la rencontre des gens là où ils sont et dans leur diversité, dans leur vulnérabilité.

Qu'est-ce que le théâtre vous a ouvert ?

C'est une bibliothécaire qui a changé ma vie en me faisant découvrir des prisonniers, ça a été un geste fondateur, j'ai commencé à fabriquer de l'art non pas pour les autres, mais avec les autres et à défendre le terme de création partagée – même si c'est un terme ambigu. Participer à cette aptitude universelle qu'est la création – la création étant presque un signe d'humanité – inventer ce qui n'est pas, créer les conditions de l'imaginaire... parce que l'imaginaire est un endroit où nous pouvons nous déployer collectivement. Il n'y a pas de politique sans imaginaire, c'est le moteur de l'histoire. Pour moi, la culture n'est pas une option. Je crois que l'humanité n'est pas achevée et que le processus de l'art, c'est de tirer des flèches. J'ai beaucoup travaillé autour de la question du handicap, des quartiers, des prisons qui sont des endroits de vulnérabilité et je n'ai cessé de développer des actions culturelles pour rencontrer cette vulnérabilité-là. Parce que la vulnérabilité est une puissance considérable qui fait avancer notre regard sur le monde. Avec Le vent se lève, j'ai découvert que le récit, la photographie, la musique ont aussi ce pouvoir de mettre au travail les imaginaires: notre tiers-lieu est un lieu de convergences de ces luttes et de ces pratiques.

Et c'est quoi l'art ?

L'art est une pratique dont l'objet est l'ouverture sans condition des imaginaires, mais aussi des imaginaires politiques, c'est donc essayer de faire quelque chose du côté de la transformation. L'art est un formidable vecteur de transformation humain individuel et collectif, c'est un ouvroir. La capacité de création et d'invention humaine est un fait majeur dont l'art est une expression. Ce n'est pas un don

individuel qui vient du ciel, c'est cette capacité que chacun d'entre nous a à être une chambre d'écho qui va générer un geste. Je parle souvent d'art ouvert pour l'opposer à des formes très closes, fermées, confisquées, à l'entre-soi.

Vous travaillez beaucoup sur la notion de création partagée et dites qu'elle peut-être ambiguë, pourquoi ?

Dans le partage, on peut toujours rester dominant. Ce qui m'a obsédé ces 20 dernières années c'est de ne pas faire semblant, de ne pas faire comme si j'étais un gars généreux. Je ne me sens pas dans un geste caritatif ou humaniste qui, au fond, ne touche pas aux fractures et aux dissymétries dans lesquels nous sommes tous pris. Les artistes, pour le dire cruellement, savent rester dominants tout en partageant. Je ne dis pas que c'est un exercice facile d'être à la fois artiste et d'être dans une forme de partage radical. Au début, avec mon équipe, on venait avec des projets ficelés, nous gardions donc la main sur ce que nous savions. Maintenant, lorsque qu'on va quelque part, on y va sans projet. On pousse la radicalité: jusqu'où peut-on aller en partageant intégralement les idées et les manières de faire tout en apportant nos savoir-faire? Comment organise-t-on cette diversité pour que quelque chose naisse: des imaginaires inattendus pour eux et pour nous? Je pourrais tout faire seul, mais je ne ferai que ce que je sais faire et ne me laisserai pas attraper par l'autre. La création partagée, c'est un partage le plus à parité possible. Nous allons depuis deux ans dans un foyer de migrants à Aubervilliers, on y va, on discute, on boit le thé mais ils ne veulent rien de ce que nous voulons, notre présence ne les concerne pas plus que ça. On ne parvient pas à monter un travail avec eux mais on y va toutes les semaines en espérant qu'un jour, tous ensemble, on parviendra à trouver un endroit où aller. Parfois ce n'est pas le bon mo-

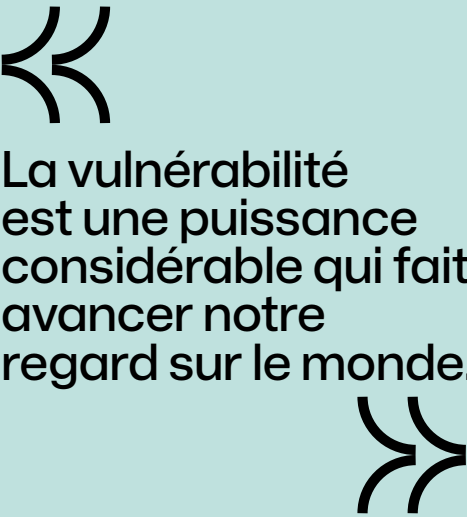
ment, pas le bon lieu, pas la bonne année et parfois, nous ne sommes pas les bonnes personnes...

L'artiste doit-il devenir éducateur-rice ?

Devenir éducateur non, parce que chacun a son regard et sa place. En revanche, ce sont des dimensions d'existence: chacun d'entre nous a reçu en héritage de son humanité l'idée qu'il a des responsabilités. Quand on travaille avec des gens vulnérables on est attentif à prendre soin de l'autre. Nous ne sommes pas soignants mais nous prenons soin de l'autre. C'est une responsabilité humaine et universelle. Il faudrait poser la question: pourquoi a-t-on laissé l'éducation aux seuls parents ou à des seuls métiers? L'éducateur ou le personnel soignant connaît son métier, les bénéficiaires et les patients, mais on travaille ensemble, chacun à notre place. Parfois même, le seul fait de ne pas être identifié comme des éducateurs nous ouvre des portes qui sont fermées. On est là pour ouvrir des possibles.

Comment faire revenir à l'art des personnes qui n'y seraient pas communément associées ?

D'abord on y va. On va là où ils sont, on rentre dans les établissements: école, IME ou foyer de travailleurs migrants, on tape aux portes. Parfois l'institution est tellement défaillante qu'elle ne ménage même pas une ouverture pour que nous arrivions, c'est-à-dire que dire "demain soir il y a une troupe de théâtre qui vient" ça ne fonctionne pas, ça ne concerne personne... On a développé ce qu'on appelle la théorie du café: au lieu de faire des réunions, on va chez les gens, on va parler, les aider à remplir leur papier... On est dans la relation, on entre dans l'espace du quotidien si les gens nous y invitent. Et en général, la rencontre a lieu.



La vulnérabilité est une puissance considérable qui fait avancer notre regard sur le monde.

On parle de participation, de co-construction mais derrière ces notions se cachent des pratiques pas toujours tournées vers les publics, qu'est-ce que cela veut dire la participation – comment lui rendre son sens fondamental ?

La participation est un acte politique exigeant, ça doit être radical. Ça prend du temps et ça présente des risques parce que ça nous ouvre à des choses auxquelles on n'avait pas pensé. Dans Participer, une étude sur la participation démocratique, Joëlle Zask pose d'abord la question: quand on demande à participer est-ce qu'on a consulté les gens sur la pertinence du sujet sur lequel on leur demande de participer? Par qui est défini le cadre? Pour elle, il y a trois phases: que les gens prennent part, qu'ils contribuent et enfin, la troisième qu'on oublie tout le temps, que les gens en bénéficient. Il faut qu'il y ait une petite victoire, sinon la participation ne fonctionne pas et devient contre-productive. Notre expertise avec Le vent se lève c'est d'amener les gens à contribuer, à oser, qu'ils se sentent légitimes non seulement à donner leur point de vue, mais aussi à participer à l'élaboration de contenus.

Ce que vous dites aussi, c'est que derrière chaque création il y a un arrière-pays, un contexte, des gens, une histoire, pourquoi est-ce important de resituer tout ça ?

La création est ce qu'elle est mais elle ne tient pas toute seule, elle tient par ses conditions de production, par son contexte, et tout cela c'est très intéressant de le communiquer et de le savoir. Cette notion me vient d'une danseuse, Aurore Del Pino, qui travaille avec des autistes et qui est venue au Vent se lève montrer son travail, dont des vidéos avec des jeunes gens parfois violentes. On lui a demandé: pourquoi vous faites ça? Elle nous a dit: «Je vais visiter l'arrière-pays de la danse.» La création, ce n'est pas le point brillant qu'on voit apparaître, il y a tout un tas de choses derrière. L'arrière-pays nous sort de l'idée qu'on est seulement dans la surface des choses, on explore des dimensions de profondeur.

Comment les projets de création participatifs avec des personnes en situation de vulnérabilité participent de la construction d'une société idéale ?

Au moment des attentats, un ami de la Ligue des droits de l'homme, me disait que la ligne de démarcation politique allait changer entre ceux qui veulent construire une société avec tout le monde, et en particulier avec ceux qu'on a laissés sur le bord de la route; et ceux qui ne voudront pas. Il a profondément raison. La ligne n'est pas simple mais elle est très importante à comprendre. Monter des projets de participation avec ces personnes-là qui correspondent à 70% du monde, c'est se positionner d'emblée dans cette perspective de faire société avec eux. Il faut les mettre dans des conditions pour qu'ils puissent faire société! Si on veut une société éclairée, il faut y mettre un peu de lumière, et ce mouvement doit être largement partagé. J'ajoute à ça une dimension qui est forte dans mon engagement c'est la question des droits culturels qui doit pouvoir être effective partout. Les changements du monde nous imposent d'observer le respect de la dignité des personnes et notre propre dignité, c'est respecter les choix que nous avons faits et aider ces choix à se mettre au travail. L'ouverture aux droits des autres, des minorités, nous ouvre à nos propres droits. Le premier droit culturel c'est le droit de choisir son identité culturelle, alors comment met-on cela en œuvre dans les politiques publiques? La France est en retard...

Monter un spectacle, un atelier et le faire de manière horizontale, comment faire sans que les mauvaises habitudes et vieux systèmes de domination ne reviennent au galop ?

C'est le sens du travail que je mène en ce moment: comment lutter collectivement, comment se former pour apprendre à comprendre que lâcher cette domination ce n'est rien perdre, au contraire, de notre légitimité à être là où on est? L'image des objets que nous produisons doit bouger: le petit spectacle parfait où tous les mots sont bien pro-

noncés, où la voix porte, où le corps est élégant, non... Il y a des milliers de façons d'être autrement.

Il y a une dissymétrie qui vient, surtout pour les gens pressés: il faut rendre les choses à temps, donner le spectacle le bon jour, à la bonne heure... Quand on fait le travail qu'on fait, il ne faut pas avoir la pression de donner du beau à voir à l'institution, aux partenaires, aux financeurs. Il faut seulement que ce à quoi on aboutit nous plaise, qu'on en soit content et accepter l'idée qu'on ne sera jamais vraiment content, renoncer à certaines idées. Je vais utiliser un terme barbare: il faut déspectaculariser le spectacle, le reconnecter à son contexte. Le sujet de travail pour les artistes il est là en ce moment: on ne perd rien à lâcher la domination. On tente d'ailleurs de monter des formations pour les artistes parce que dans la tête et l'idéal ça marche, mais sur le terrain et dans la réalité, c'est toujours autre chose...

Quel serait le lieu culturel idéal ?

Un lieu de vie dans lequel tout le monde se retrouve, un lieu dans lequel on n'a pas besoin d'afficher notre vulnérabilité pour y être. Il n'y a pas de modèle unique, mais c'est s'enquérir de l'avis des gens et remettre l'humanité au centre et donc, la culture.

La participation est un acte politique exigeant, ça doit être radical.





LA PARTICIPATION À LA VIE CULTURELLE

Accéder, participer... et contribuer à la vie culturelle. Vers une démarche de progrès pour des pratiques culturelles et artistiques pensées au regard des droits culturels des personnes.

Aux côtés de l'accompagnement aux sorties culturelles favorisant l'accès aux œuvres d'une part et de l'accompagnement à la mise en œuvre de pratiques artistiques favorisant l'expression sensible d'autre part, les structures membres du réseau Tôt ou t'art œuvrent à l'émergence de pratiques visant à **favoriser d'autres espaces de participation et de contribution** à la vie culturelle des personnes accompagnées et accueillies (événements participatifs, projets de co-création, dispositifs d'inclusion et d'insertion, etc.). Il peut s'agir d'événements participatifs tel que des festivals sollicitant une contribution active des personnes, de projets de co-création entre artistes et habitants, de dispositifs expérimentaux entre structures culturelles et d'insertion socio-professionnelle. Ces projets permettent souvent de mutualiser les ressources, d'organiser la réciprocité, de favoriser la prise en compte et l'expression de la diversité culturelle, de révéler aux personnes de nouvelles capacités et peuvent transformer des parcours de vie. Le triptyque **“accès – participation – contribution”** renvoie en cela à la notion de **“droits culturels des personnes”**, sujet sur lequel le réseau se penche plus attentivement depuis 2020.

Reconnus et promus depuis la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948) et précisés au sein de la Déclaration de Fribourg (2007), les **“droits culturels”** apparaissent comme un outil qui complète les principes historiques de **démocratisation de l'art et de la culture** et de **démocratie culturelle** qui ont structuré les politiques et pratiques professionnelles (éducation artistique et culturelle, culture pour tous, culture et handicap, culture et santé, culture et prison, culture et solidarité, etc.) depuis six décennies. En effet, en complément d'une attention portée aux œuvres d'art et aux œuvres de l'esprit, le référentiel des droits culturels nous invite à **interroger les pratiques et initiatives du champ socio-culturel** au regard d'un enjeu fondamental transversal à nos secteurs d'activités : considérer le droit de toute personne, a fortiori en situation de vulnérabilité, à être reconnue comme porteuse d'un bagage culturel et de potentialités propres et capable d'initiative en matière culturelle, qu'il s'agisse d'accéder à des ressources et à des activités ou d'engager des formes de création et de transmission. En cela, la reconnaissance du droit à participer et contribuer à la vie culturelle est autant une cause qu'une conséquence favorable au **développement des capacités de tout individu**.

Dans cette perspective, il s'agit de **respecter la dignité des personnes** ainsi reconnues dans la diversité de leurs identités et ressources culturelles. En cela, il semble que la notion de droits culturels permet d'insister sur la nécessaire prise en compte de la **singularité** et du **potentiel d'expression et de créativité** de chaque personne, ainsi que sur les effets, parfois surprenants que peuvent produire des rencontres et des expériences quand l'individu est considéré dans toutes ses qualités. Les droits culturels rejoignent en ce sens une certaine **“éthique de l'accueil”** et de la rencontre à laquelle s'attachent les travailleur-euses sociaux-ales dans leurs accompagnements. Le souci de

la place faite à l'autre, la considération de la personne accompagnée dans la globalité de son histoire, de sa culture, de ses difficultés mais aussi de ses désirs, de ses projets, de ses potentiels, l'instauration d'un lien avant toute proposition ou démarche d'accompagnement... sont autant d'espaces par lesquels peuvent se réaliser les droits culturels d'une personne.

Par ailleurs, au regard de l'approche anthropologique qui caractérise la définition de la **culture** proposée par la Déclaration de Fribourg, élargie à de nombreux domaines de la vie humaine, nous pouvons considérer le référentiel des droits culturels comme un instrument puissant d'accès aux autres **droits humains fondamentaux**. Cette approche **“interstitielle”** des droits culturels peut ainsi nous inviter, en tant qu'acteurs du champ social et culturel, à faire usage des pratiques artistiques et culturelles comme autant de leviers de participation à la vie sociale, démocratique et culturelle, dans une perspective de **capacitation** et d'émancipation des individus.

L'évolution des réflexions et les débats nombreux autour du référentiel des droits culturels amène le réseau Tôt ou t'art à ouvrir un **chantier d'observation des pratiques, d'accompagnement et de formation des acteur-rices** afin d'en faciliter la compréhension, de définir et de partager collectivement les enjeux portés par cette notion, en la questionnant à partir des réalités des secteurs d'activités représentés dans le réseau. Les structures sociales et culturelles mobilisent en effet des approches et méthodologies propres qu'il conviendrait d'éclairer et faire converger dans un souci d'interconnaissance et d'interdisciplinarité, pour une action socio-culturelle pensée avec et par les personnes.

Participation à la vie culturelle

Notion qui désigne le processus par lequel toute personne, aussi bien seule qu'en groupe met en œuvre son droit d'accéder et de participer librement à la vie culturelle à travers les activités de son choix. Ce droit comprend par exemple la liberté de : s'exprimer dans les langues de son choix ; d'exercer ses propres pratiques culturelles et de poursuivre un mode de vie associé à la valorisation de ses ressources culturelles ; de développer et de partager des connaissances et de participer aux différentes formes de création ainsi qu'à leurs bienfaits ; le droit à la protection des intérêts moraux et matériels liés aux œuvres qui sont le fruit de son activité culturelle.

(Source : art 5 de la Déclaration de Fribourg)

Capacitation

Processus individuel de développement de ses compétences et de son estime de soi ayant pour résultat le développement du pouvoir d'agir des individus ou des groupes sur les conditions sociales, économiques, politiques ou écologiques auxquelles iels sont confrontés.

Géraldine Husser Pair-aidante



Elle ne s'est jamais arrêtée. Malgré un parcours encombré de nids de poules, Géraldine Husser a continué à rencontrer, à chercher et a fini par trouver des réponses en devenant notamment médiatrice de santé pair au sein du Centre de Jour de Réhabilitation de l'EP-SAN, un métier qui lui permet de lier vie professionnelle et personnelle et, bien sûr, son attirance naturelle pour les arts et la culture. Après une enfance heureuse entre la ville et la campagne – où elle nourrit un goût infini pour «*la littérature, les mots et la musique*» –, elle se destine à une carrière dans l'enseignement qui la mène à Paris. En 2002, son monde s'écroule après un «*gros choc émotionnel*» qui l'amènera durant plus de 10 ans à stopper régulièrement sa carrière pour prendre soin d'elle à l'hôpital. Le mal revient, inlassablement, et

la coupe dans ses élans sans même qu'elle ne connaisse son diagnostic qui viendra bien plus tard. «*Il y a eu des hauts et des bas mais j'ai toujours occupé mon esprit et continué d'avancer en ne cessant jamais de rencontrer, de découvrir.*» Elle décide même de faire de sa bipolarité un atout après un bilan de compétences qui révèle que l'accompagnement de personnes pourrait bien être sa voie rêvée. Au même moment, en 2010, la France commence à s'intéresser à la pair-aidance, un mouvement qui pourtant fleurit au Québec depuis 2000. Géraldine Husser fait un an de bénévolat au sein d'une ONG humanitaire puis décide de se former. Elle apprend les bases de la pharmacologie, de la sociologie, de l'écoute active, à prendre de la distance, à gérer les situations de souffrance et de précarité sans trop y mettre d'elle-

même. Mais en même temps, elle confie : «*J'avais envie de m'intéresser à une cause plus vaste que la mienne, de retrouver l'essentiel et de réfléchir à des voies transversales. On n'est jamais les seuls à souffrir, d'autres souffrent plus encore.*» Le principe de la pair-aidance est simple : «*On part de notre savoir expérientiel, de notre propre vécu, pour devenir des sortes de traducteurs pour les personnes accompagnées qui peuvent s'appuyer sur nous pour se confier et trouver des conseils, comme pour le personnel soignant qui se tourne vers nous pour augmenter le soin. C'est un travail en complémentarité.*» Partant d'elle-même et de ce qui l'a transformée, elle emmène les personnes sur le chemin de l'ouverture : en bibliothèque, en galerie d'art, au théâtre, aux concerts, au sein des associations pour les impliquer. Et ça marche : «*Quand les personnes décident ensuite de s'engager par elles-mêmes, c'est de l'empowerment*», dit-elle. Et elle sait de quoi elle parle... Notons : seul-es 200 pair-aidant-es environ existent en France...



On n'est
jamais
les seuls
à souffrir...



Jean-Damien Collin Délégué général de la Fondation de France Grand Est

Les droits culturels, c'est son affaire et ce n'est évidemment pas sorti de nulle part. D'abord, sa propre histoire – il a grandi au contact de classes défavorisées – et sa propension à animer «*[lui]-même sa vie culturelle*», le poussent à s'intéresser à la question des parcours et de l'accès à la culture : pourquoi tant d'impasses ? Pourquoi tant de portes a priori fermées ? «*Ça m'a poussé à trouver des réponses, l'envie d'agir pour le vivre ensemble, pour faire société.*» Son parcours professionnel a depuis largement tourné autour des droits culturels dont il maîtrise parfaitement l'histoire. Depuis 1948 et l'introduction de l'article sur l'accès à la vie culturelle dans la Déclaration des droits de l'Homme, jusqu'à 2007 et la fameuse déclaration de Fribourg qui va chercher à donner une signification aux droits culturels et même à aujourd'hui où l'on cherche à préciser et réécrire les principes de Fribourg en liant les droits culturels aux autres droits : quand la culture devient une clé interstitielle pour réaliser tous les autres droits. «*Parce que la culture, c'est être au contact, c'est comprendre, c'est avoir accès aux codes sociaux qui donnent accès au reste, c'est affirmer son identité et donc prendre le pouvoir.*» La théorie d'accord, mais la pratique ? En tant que membre du comité culture de la Fondation de France, il est amené à être au contact des collectivités qui cherchent à «*donner plus de sens à la question de la démocratie culturelle* ». Comment mettre en place des dispositifs qui fonctionnent ? Comment concrètement amener les



droits culturels et leur compréhension aux politiques publiques ? Comment passer de cette mouvance où l'on présuppose des besoins des gens en partant réellement d'eux ? Tout ça le préoccupe. «*La question c'est de déjouer les pièges et tout simplement de partir des gens, de s'intéresser aux gens, de considérer que rencontrer l'autre c'est une interaction de savoirs, de déconstruire la domination. Et ce à tous les échelons, des collectivités jusqu'au travailleur social. Il y a trois temps selon moi : l'accès à la culture, la contribution et la pratique, tout ça forme les bases de la participation à la vie culturelle.*» Avec et pour Tôt ou t'art, il a animé deux conférences sur la question des droits culturels, car «*former et faire comprendre*» sont pour lui deux axes qui permettront «*d'aller plus loin et de faire bouger les lignes*». Et de ses dires : «*Une fois qu'on a compris, tout peut aller très vite.*» On veut bien y croire !



L'envie d'agir
pour le vivre
ensemble,
pour faire société.





Ateliers photos et vidéo dans le hall du Point d'eau à Ostwald.



Dolma et Adam en train d'illustrer leur métier rêver en photo.

REPORTAGE

UN PAVE DANS LA MARE

Photos :
Elsa Loeffel

Le PAVE, Parcours Artistique vers l'Emploi est un dispositif d'accompagnement construit autour des pratiques artistiques mobilisant 12 personnes de trois structures d'insertion : Libre Objet, Elsau Net et Emmaüs Mundo, soutenu par la Fédération Grand Est des acteurs de la solidarité, l'AAHJ et Plurielles et accueilli par le Point d'Eau à Ostwald. Durant 6 mois et chaque semaine, elles et ils se sont projetés vers un métier rêvé illustrant par le théâtre, la photo et la vidéo à la fois leurs espoirs et les difficultés de la recherche d'emploi.

On arrive en pleine répétition de la troisième et dernière partie du spectacle que donnera le groupe quelques semaines plus tard au Point d'Eau. Adrienne et Dolma jouent Ohne, une scène rejouant les incompréhensions des rendez-vous chez Pôle Emploi. Adrienne, justement, joue Ohne, et Dolma, la conseillère qui ne comprend pas son prénom. Quelques minutes d'une situation ubuesque et bien connue des personnes en recherche d'emploi... Sandrine Grange, la comédienne et artiste intervenante le répète : « Parlez fort fort fort ! Portez votre voix au loin, n'oubliez pas que la scène sera plus grande ! » La scène suivante est forte : tous-tes les participant-es (deux sont absent-es du fait de problèmes de santé) se succèdent sur scène et donnent leur pays d'origine, réel ou fictif, avant de faire un tour de scène et de crier leur métier rêvé : funambule, styliste, ambulancier, danseuse, boxeuse, photographe, ça fuse ! Yann le doyen du groupe, a du mal à trouver sa place sur scène et oublie parfois son texte, toujours soutenu par ses collègues dont Emeric, l'un des piliers de la bande, qui joue le rôle de souffleur. Après la pause, les comédien·nes en herbe rejoignent justement la grande salle où aura lieu la représentation. Christian se montre craintif : « C'est une salle qui fait

peur... Je ne sais pas si je vais y arriver ! », quand Jacqueline perd ses repères et ses moyens. À chaque fois, quelqu'un vient à leur secours. Ces pauses, reprises, allers-retours de Sandrine Grange sur scène pour tenter de faciliter les déplacements et rassurer sont nombreux. « Il faut prendre le temps, y aller tout doucement, redire, refaire pour qu'ils se sentent en confiance. De toute façon, les comédiens, ça attend ! », s'amuse-t-elle. En marge, Nicolas Bender de La Chambre et Vincent Viac de la société de production audiovisuelle Kapta préparent les vidéos qui seront projetées en arrière-scène, que le groupe a tourné et incarné et qui viendront s'intercaler avec les passages sur scène. La joie est communicative malgré les appréhensions et la date de la restitution approchant à grands pas. Déjà, l'équipe constate les bénéfices de ces ateliers, Pierre Steinmetz qui a coordonné le PAVE pour Tôt ou t'art raconte : « On a rapidement vu les yeux qui brillaient, l'envie, la découverte, puis l'esprit du groupe qui s'est dégagé : il y a les personnalités plus fortes qui aident, les plus discrètes qu'il nous faut, nous en tant qu'accompagnateurs, encourager. Les liens sont forts entre eux mais aussi entre eux et nous. »

Le jour de la restitution, deux sessions de représentation sont prévues pour

que les familles et les autres salarié·es des structures puissent assister au spectacle. Si la tension est palpable et resurgit parfois, notamment après des aléas techniques qui ont pu déstabiliser les comédien·nes, le résultat est bluffant. Voix qui porte, sourire, énergie, émotions... tout y est. C'est aussi – après de longs applaudissements et le prolongement de l'expérience par une exposition de photographies réalisées par les participant-es dans le hall du Point d'Eau – le moment de faire le bilan. Emeric témoigne : « Le plus difficile pour certains collègues a été de parler français, l'apprentissage a parfois été phonétique. » On entend aussi chez certain-es le désir de continuer le théâtre.

Afin de mesurer les effets sur les participant-es et le groupe, Lucie Saum, psychologue a mené un travail en amont et en aval des ateliers, d'un constat de départ plaçant « une image de soi globalement dégradée », elle évoque des « dépassements significatifs » et surtout, « la création d'un nouvel espace de socialisation démarqué par l'intensité et l'intimité des expériences ». Côté structures accompagnatrices, après avoir pu déterminer un langage commun – souvent un passage obligé lorsque les projets réunissent plusieurs parties –, elles font état « d'une évolution des participant-es en termes d'ouverture à l'autre, de confiance en soi et d'expression de soi » et parlent même « d'un changement de posture ». Gérald Mayer, directeur du Point d'Eau revient lui aussi sur les bénéfices d'une telle expérience sur le long terme : « Ça a été enrichissant pour l'équipe et ça nourrit de l'énergie pour monter d'autres projets. Ce qui est intéressant aussi, c'est la collaboration de nombreuses structures qui mettent des moyens en commun pour formaliser quelque chose qui a beaucoup de sens aujourd'hui. Parce que, clairement, ce genre d'actions, ça redonne du sens à ce qu'on fait ! » Le mot de la fin revient à Yann : « Il faut prendre la vie le plus heureux possible ! Il faut s'éclater. C'est pour ça que c'est bien ce qu'on a fait. »

Territoire(s) de possibles



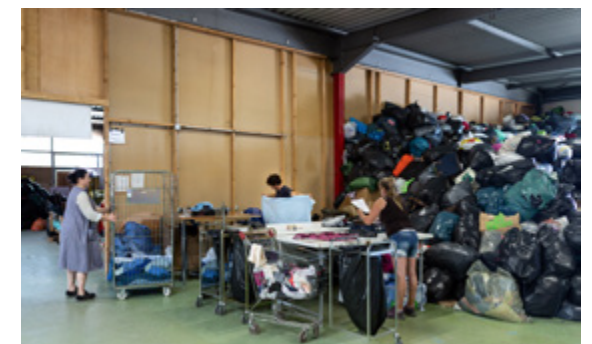
Daniel, bénévole en charge de l'atelier menuiserie accompagne et forme Adrien, un compagnon qui pratique par ailleurs la musique.

Dès l'installation concrète de la communauté Emmaüs à Scherwiller en 1994, l'art s'est régulièrement invité entre ses murs. Dès 2020, un tournant est pris pour monter un projet culturel et solidaire qui s'articule au projet global d'Emmaüs, entièrement tourné vers l'hospitalité et l'insertion à travers l'économie circulaire. Avec comme objectif de mettre sur pied un tiers-lieu culturel aux fonctions hybrides, le projet EmmaCulture est aujourd'hui en pleine préfiguration et toute l'année, ateliers, résidences, festivals, représentations, jalonnent le quotidien de la vie de l'association, des compagnons et des salariés en insertion.

On arrive en pleine ébullition. Dans le jardin de la villa qui jouxte cette ancienne filature où la communauté s'est installée durablement en 1994, les artistes et les équipes s'activent pour la préparation de l'événement intitulé Le Jardin des possibles. Sherley Freudenberg, déjà embarquée sur de précédents projets (un atelier de portraits réalisés avec les membres de l'association et la conception d'une fresque pour inaugurer les murs du nouveau lieu d'habitation des compagnons), est justement en pleine réflexion pour décider de l'implantation du spectacle qu'elle donnera dans le jardin deux semaines plus tard. Le moment est symbolique. Mickaël Roy, chargé du développement culturel pour Emmaüs Scherwiller explique: « Avec l'émergence d'un projet culturel et solidaire pour l'ancienne villa Kientz, située entre le site de la communauté et celui de l'ancienne gare de Scherwiller (qui va abriter un chantier d'insertion de location solidaire), notre volonté est d'imaginer un nouvel espace de vie et de rencontres complémentaire à l'activité historique de l'association. Tout le projet culturel a été enclenché avec l'achat de cette villa en 2019 et l'idée de faire quelque chose de cet endroit en lien avec toutes les expériences déjà vécues avec les artistes qui ont toujours été bienvenus ici. » Cette villa, prochainement en travaux, accueillera un tiers-lieu culturel: un café culturel ouvert aux compagnons bien sûr mais aussi aux habitantes avec une programmation culturelle, des expositions, un lieu de résidence pour les artistes, et le jardin incarnera en quelque sorte une place publique où pourront avoir lieu les événements et où toutes et tous pourront se croiser. C'est réfléchi et surtout inédit pour une communauté Emmaüs. C'est en effet la seule commu-

nauté de France qui ambitionne de créer un projet culturel et solidaire d'une telle ampleur que les compagnons, peut-être même sans le savoir, co-construisent. Mais derrière cette belle idée, il y a un chantier (un vrai, celui de la villa) et un autre plus logistique, politique et philosophique et même économique: comment créer un lieu de vie qui ait du sens pour les premiers concernés, les compagnons? Quel modèle économique pour ce tiers-lieu? Comment embarquer les habitant-es de Scherwiller et du territoire?

Guillaume Barth récupère des tissus bleus au centre de tri pour habiller son mât des vœux des compagnons.



Prendre le temps de la rencontre

Mickaël Roy a vite trouvé des débuts de réponse : « *Faire, défaire, refaire, pour ensuite mieux faire.* » Depuis son arrivée en 2020 – le poste a été créé pour le projet – il tente de mieux connaître les compagnons et de partir de ce qu’ils sont pour créer un projet qui réponde à leurs aspirations. Avec l’assistante sociale du lieu il mène d’abord des entretiens pour faire connaissance, déterminer les pratiques culturelles des compagnons « *qui ne sont pas forcément nommées car elles interviennent sur le temps libre* » – pour rappel : les compagnons s’insèrent dans la vie sociale en participant aux activités d’Emmaüs : collecte, vente, réparation, transformation, fabrication, vie de la communauté etc. Il passe un temps considérable à perdre des litres de salive pour présenter, embarquer, inviter, écouter, mettre en lien. Ce n’est d’ailleurs presque que ça... L’engagement est grand et le temps passé, presque pas compté. Mine de rien c’est important : on ne crée pas un projet culturel *ex nihilo* sans gens pour le nourrir... C’est simple dit comme ça mais on a peut-être tendance à l’oublier. Depuis, aussi, ce projet culturel baptisé EmmaCulture a déjà accueilli des résidences, celle du photographe Dominique Pichard qui a documenté le déplacement du lieu d’habitation des compagnons dans les Vosges le temps de la construction du nouveau bâtiment, de l’artiste-peintre Sherley Freudenreich pour créer cette fresque, du photographe Pascal Bastien qui documente les activités du centre de tri

l’Etiquette... Et les passages réguliers depuis une dizaine d’années de Guillaume Barth qui a en quelque sorte déclenché la marée. Ses ancêtres ayant vécu à Scherwiller, il revient souvent ici et s’est même installé il y a plusieurs années dans les ateliers mis à disposition pour creuser sa pratique. C’est lui qui, en discutant avec le directeur d’Emmaüs Scherwiller Axel Nabli en 2011, a l’intuition que ces allées et venues d’artistes peuvent se concrétiser en quelque chose de plus fort. C’est encore lui qui ramène Mickaël Roy ici sentant qu’il est la bonne personne pour structurer le tout. Guillaume Barth, comme une dernière révérence avant de partir s’installer au Mexique, travaille en ce moment sur la construction d’un mât qui accueillera les vœux des personnes, par le dépôt de morceaux de tissus bleu récupérés au centre de tri textile. « *Ce mât, c’est une forme d’action collective, il symbolise le partage d’histoires singulières. Pendant 6 mois, nous avons créé le dialogue et la matière, plus que le tissu, s’est incarnée dans mes interactions avec la communauté.* » Le festival Compagnons d’Encre (la première édition a eu lieu en 2019) permet aussi de concrétiser la vision d’EmmaCulture : des artistes sont invité-es et présentent des spectacles ou concerts,

on peut y voir des projections de films, les compagnons qui ont toute l’année pu participer à des ateliers présentent le résultat de leur travail s’ils le souhaitent – certains ont profité de cette occasion pour participer à des ateliers de percussions de réemploi ou de DJ set, pour se produire et monter sur scène pour chanter. C’est le cas d’Adrien qui travaille actuellement dans la menuiserie, il a participé à un atelier pour créer des chaises, mais à côté, en plus des temps d’ateliers dédiés, il « *compose des musiques, écrit des textes et chante* » la vie des compagnons et sa propre histoire. Avec Joao, un autre compagnon, ils ont déjà 15 chansons à leur actif... Lors du festival Compagnons d’Encre, tout et tout le monde se croise dans un joyeux esprit de partage.



Tibi dans l'espace de vente mobilier, là où il a travaillé, avant de participer à EmmaCulture avec Mickaël Roy.



Mickaël Roy dans le salon de la villa avant son réaménagement.

Mobiliser : un enjeu permanent

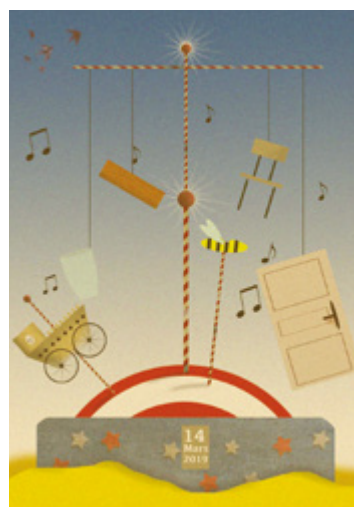
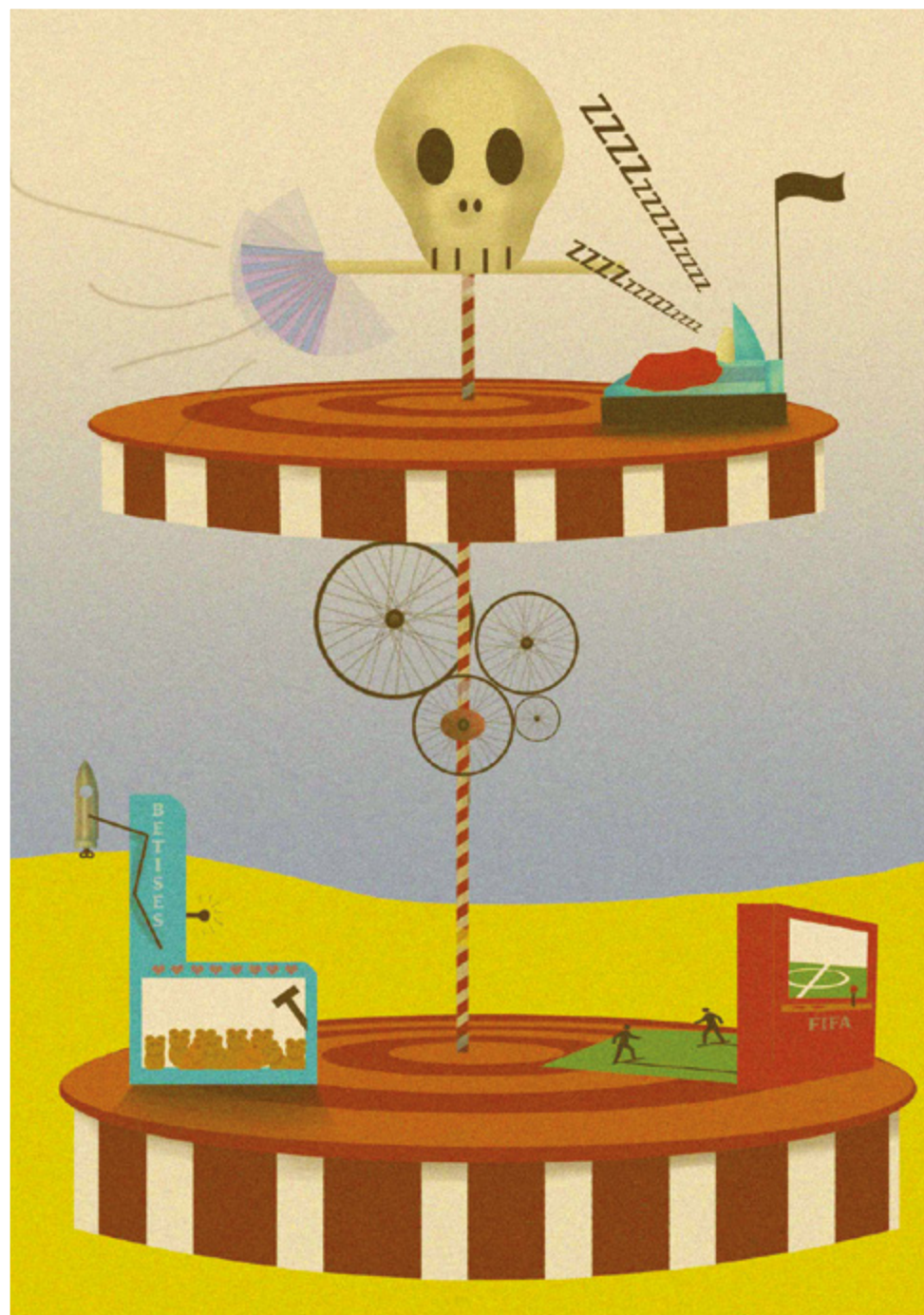
À chaque venue d’artistes, dès qu’ils sont sur site, Mickaël Roy les présente et propose des temps de rencontre. Ce midi-là, dans le réfectoire, il rappelle la tenue du week-end festif deux semaines plus tard et la présence de Guillaume Barth qui parlera de son travail aux compagnons chez Emmaüs quelques heures plus tard. Certains s’y intéressent, d’autres écoutent à peine. C’est le jeu. C’est un peu le principe d’ailleurs : le choix de participer ou pas, considérer l’humain dans ses possibilités et ses non-envies... la vie quoi. « *On passe par de l’affichage, par des rencontres, on vient discuter pendant les heures de travail, les pauses café, pour prendre des nouvelles, pour informer. L’engagement collectif n’est pas inné.* » Pour pousser le bouchon, Emmaüs Scherwiller a désormais sa CLAC, sa Commission Loisirs, Activités culturelles et Collectives et un compagnon délégué, Tibi, qui est autant là pour faire l’interface que pour assister techniquement Mickaël et les artistes. En plein test de préparation d’un menu géorgien pour le week-end

festif à venir, il prend le temps de nous raconter son attachement aux pratiques photographiques, sa participation systématique aux ateliers, le plaisir qu’il prend à rencontrer les artistes. Ainsi, il a été naturel de lui proposer de contribuer plus activement au lieu. « *À moi, tout ça m’a ouvert le troisième œil, dit-il. Alors je vais voir les collègues, je leur explique, j’essaie de les motiver.* » Petit à petit, tout va dans le bon sens. Et Mickaël Roy ne perd jamais le nord d’un sujet qu’il maîtrise sur le bout des doigts : les droits culturels mais aussi ses premières amours, la critique d’art. Ce qui l’intéresse, au fond, c’est de réfléchir et faire ce qu’un tel « *modèle de transition va pouvoir faire aux pratiques artistiques* ». Ce que ces alternatives vont faire aux artistes, pour le dire autrement. « *Mais aussi ce que cette économie de moyens, cet esprit de coopération, cette compréhension commune vont produire de nouvelles esthétiques.* » Vaste programme. Pour le moment, il bénéficie du soutien financier de la CEA pour « *amorcer le projet* ». Il s’agira ensuite de

trouver l’équilibre, d’où l’importance aussi d’ouvrir les murs et de créer un lieu de vie qui attire aussi les habitants, les artistes... Mais en même temps, il le sait : « *On ne fait pas tout de suite l’unanimité quand on est du côté du défrichage de nouveaux possibles, on crée la surprise, on bouscule les habitudes et en même temps on produit de la curiosité, de l’engouement, il faut du temps pour mobiliser.* » Reste que ceux-ci, ces possibles-là qu’on voit poindre dans le jardin et autour de ce projet de tiers-lieu, nous font croire à ce nouveau monde dont on parlait tant quand, vous vous souvenez ?, tout s’est arrêté. À nous de refaire tourner ces possibles...

www.emmaus-scherwiller.fr

Ode au non ordinaire



Cartes postales réalisées dans le cadre du projet OUpPS.

Formée aux métiers du spectacle et à la marionnette, Vanessa Guillaume a fondé la compagnie Atelier Mobile en 2001 (d'abord sous le nom Cie les 13orib) creusant un vrai souci pour l'accessibilité à tous les publics en préférant la rue et autres lieux incongrus. Depuis quelques années, le non-ordinaire la passionne au plus haut point...

Un ouragan. C'est le premier mot qui nous est venu lorsqu'on a rencontré Vanessa Guillaume : une tempête qui bouffe la découverte et le partage et ne s'arrête jamais. Les embûches croisées au passage ? Elle a fait preuve de patience pour les transformer. Son parcours est fait de choix qui se sont imposés, patiemment. Elle commence en tant qu'« interprète heureuse » croisant son travail pour d'autres compagnies et pour la sienne, à l'époque nommée Les 13orib. Déjà ce sont les spectacles thématiques qui l'emportent : se saisir d'un sujet et aller jusqu'à l'os pour en découvrir les arcanes... En 2007, elle intègre la compagnie strasbourgeoise Flash Marionnettes et met un temps sa propre compagnie de côté pour emmagasiner et encore, plonger corps et âme dans une pratique. 2013 signe son « premier coup de folie », un projet ambitieux : construire un manège de toute pièce qui serait le centre d'un spectacle. « Ce qui me guidait alors, c'était cette volonté d'aller vers le public, dans la rue, que les œuvres fassent spectacle, qu'elles soient un véritable espace de rencontres ; mais je crois que j'étais trop immature. » Reconnaître ses erreurs parce qu'on ne se construit pas sans elles, ce pourrait être l'un des credo de Vanessa Guillaume... Elle prend alors le temps de s'interroger sur sa pratique, et en 2017, sort de ses gonds et ose enfin « se vendre » comme on dit dans le milieu, s'entend : défendre ses idées et trouver les moyens pour les formaliser. Soutiens et collectivités commencent à se pencher sur sa belle idée de manège et le voilà qui prend forme, tout comme une brouette d'autres spectacles qui ont suivi comme *Le Circuit de Nicolette*, un parcours en pédalo qui raconte des choses... Toujours cette idée de retrouver le théâtre là

où on ne l'attend pas (mais où paradoxalement, il est attendu) et toujours un théâtre fait d'un décor de bric et de broc, des objets récupérés ou du quotidien. Faire du beau avec du non-ordinaire en quelque sorte, est une idée qui la transporte.

De l'inattendu aux invisibles

En 2018 survient une histoire douloureuse, elle découvre que sa fille cadette est différente et qu'elle le sera toujours. Ça a fait tilt. « Je me suis rendu compte que peu de choses étaient proposées aux enfants et aux familles qui affrontent une situation de handicap. Les ordinaires sont servis et les non ordinaires sont invisibles. J'ai aussi pris conscience qu'on n'associait pas assez les jeunes aux créations. » Aux détours d'une discussion avec Philippe Schlienger, emblématique directeur du Crea de Kingersheim, une résidence au long cours naît. De 2018 à 2021, Vanessa Guillaume décline tout un programme nommé OUpPS pour Objet Unique pour Public Spécifique, un parcours artistique développé autour de « stations de rencontre » : créations de spectacles et d'installations portant « le fauteuil roulant comme une icône », le tout créé collectivement à partir d'ateliers très divers, de développement de dispositif adapté dont des boîtes sensorielles, de collectes de parole... Encore une fois, c'est terriblement ambitieux mais Vanessa Guillaume estime que pour être juste et véritablement impliquer le public, il faut prendre le temps (« J'ai besoin du temps long », dira-t-elle), rencontrer, écouter et comprendre. 150 enfants et jeunes ont été associés, tout comme

des structures (médico-)sociales – certaines sont parties d'autres sont arrivées – ou d'autres partenaires, ça n'a jamais arrêté de bouger ni de fuser. OUpPS a tourné et tourne toujours et a entraîné d'autres travaux notamment un autour de la mémoire au CDRS (Centre départemental de repos et de soin) de Colmar. Parce qu'il y a du sens à tout ça, à intégrer ce qu'on considère à tort comme la marge. « La question que je me pose continuellement en tant qu'artiste, c'est comment transformer une histoire douloureuse en quelque chose de merveilleux. En fait ces publics spécifiques ont juste besoin de temps, notamment d'un temps de préparation et de débriefing avec les équipes éducatives et d'une mise en œuvre différente. C'est juste de l'adaptabilité. Il faut sortir des missions à la carte et du ponctuel et inscrire la durabilité, presque comme une exigence. » Elle n'en démordra pas et le note : « Il y a très peu d'artistes qui travaillent comme nous, comme si travailler avec une structure médico-sociale allait leur faire perdre en crédibilité alors qu'il y a une réelle porosité entre ces deux mondes. Je crois qu'il faut toujours se reconnaître dans tous les spectateurs, se poser la question de ceux qui regardent. » En somme : « Faire avec ce que nous sommes. » Tout est dit.

www.atelier-mobile.fr

Tôt ou t'art Le réseau culturel solidaire

10, RUE DU HOHWALD
67000 STRASBOURG

Adhérer à l'association, pourquoi ?

- accéder au site internet du réseau et communiquer vos actions et programmations culturelles et sociales (sorties, ateliers, projets contributifs) aux autres membres du réseau ;
- être mis en lien directement avec des professionnel.le.s des secteurs culturels, social, médico-social et de l'insertion professionnelle à partir du site internet et par l'intermédiaire de l'équipe de Tôt ou t'art pour monter des projets ;
- proposer et réserver des contremarques via la billetterie en ligne de Tôt ou t'art ;
- accéder à des outils et articles sur la thématique Culture & solidarité ;
- participer aux forums en début de saison pour présenter vos actions et votre programmation ;
- participer à des temps de sensibilisation, de formation, d'échanges de pratiques, de réflexions ;
- bénéficier de financements et d'accompagnement pour mettre en œuvre des projets artistiques à visée sociale ;
- participer aux commissions thématiques de l'association et de voter lors de son Assemblée Générale pour définir les axes d'action du réseau.

**Vous êtes intéressé-es ?
Contactez-nous.**

**contact@totoutart.org
03 88 13 43 30**



**VOTRE ENTREPRISE
DE NETTOYAGE
SPÉCIALISÉE EN TERTIAIRE
ET IMMEUBLES**



Changer de regard sur la propreté



« Par votre achat
propreté chez
Elsau'Net,
vous soutenez
l'insertion »



